A
LEX
C Ô T É
É d i t i o n s

ATTILA

TOME 1

KDP

2 0 2 5
AMAZON

PRÉFACE DE DONATION ET DE PUBLICATION

Écrit et édité au Saguenay–Lac-Saint-Jean, Québec, Canada.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Attila est une fiction, et surtout, ce n’est qu’un nom emprunté à la réalité. En effet, il n’est pas ici question du personnage historique nommé Attila, de l’empire des Hun.

Il est plutôt question d’inventer et de découvrir un monde au goût, à la saveur fantasy et à la tournure expansive. Je me suis largement inspiré du *Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien pour faire cet « univers expansif » que sera peut-être un jour *Attila*, mais aussi, j’ai beaucoup calqué mes choses sur la culture asiatique. J’en suis navré si cela peut sembler vulgariser la chose ou encore si tout ce que je dis peut sembler très vague. Mais en gros, pour moi, l’art asiatique est cette façon spécifique d’admirer la beauté ou encore d’inventer et de réinventer l’honneur… et bien d’autres choses que je ne mentionnerai pas pour ne pas détruire l’intrigue d’*Attila*.

Bref, je vous souhaite une bonne lecture.

— Alex Côté (2023)

CHAPITRE 1

La dynastie des Ying s'effondre. Cet empire idéal éclate en abandonnant toutes les régions qui symbolisent la paix autour de la grande mer de Yang. Partout, le chaos est instillé dans les esprits et la panique germe lentement. À l'internationale, la tension est palpable. Partout, pauvres, riches et autres ressentent une peur lourde. Y a-t-il une issue ?

Une élite lutte cependant contre le courant. La cour impériale, composée de sièges de commandants, d'intellectuels et d'hommes d'influence cherche à étouffer la folie qui hante l'empire Ying et à restaurer la lignée en cours, ou la « dynastie Ying ».

À peine leur travail commencé, même les meilleurs ne savent comment trucider le temps fatal de la souffrance : l'empire Ying et ses fonctionnaires en

tout genre a échoué la sécurisation de tout ce qui entoure la mer Yang. S'ensuit un appel à l'aide grave et aiguë : les pistes se multiplient comme les têtes se tranchent.

Il y a très longtemps, un sage a trouvé une solution pour unir tout le monde autour du Yang et ainsi devenir « le Ying ». Le nom de l'homme, effacé par les flots des sabliers, tels vagues sur baies, tapisse une trame cachée de laquelle un ardent mystère éclot.

Comment reconstruire l'empire Ying, compléter le Yang ? Les gens sont divisés…

CHAPITRE 2

L'homme sort de la voiture. Claquement de porte. Des bruits jaillissent de partout. Il sait où il va, enchaînant directement de la route au trottoir. D'un pas pressé, il regarde sa montre, puis le complexe Consort, cet immense pilier de verre régnant sur une majeure partie de la mégapole. Devant lui, les gens affichent sourires inquiets, plaidoyers discrets et soucis mal étouffés.

Sur sa route, une tonne d'obstacles. Le porteur de cravate esquive les mendiants, rendu mal à l'aise par les temps qui courent. Il contourne les chômeurs en quête de serviabilités rémunérées, les gamins voleurs et le commun des mortels corrompus. Cette folie gît de partout, alors il se sent seulement d'autant plus mal à l'aise et presse le pas.

Traverser la rue. Sa destination se dessine de plus en plus clairement. Malheureusement, c'est pour la dernière fois qu'il contemple les voies remplies, les feux de circulation épileptiques et le soleil couchant. En effet, en évitant la voie des piétons pour traverser plus vite les rues, il est sèchement percuté par une voiture. Son sang se verse au milieu de la foule tremblante. Ses jambes reprennent le dessus, vacillent, puis il s'effondre sur le sol, du côté de la route qu'il a malheureusement traversé. Les automobilistes se plaignent : une voiture vient d'en percuter une autre, en plein dans le derrière. Le responsable de l’accident, pourtant, a la tête ailleurs. Il a vu l'accident, croyant halluciner, mais non : il avait bel et bien tué par rage au volant.

CHAPITRE 3

DÉPUTÉ. — Ah, là, là… Mais où est-il ?

JUGE SUPRÊME. — Aucune idée, bon ! Et puis MERDE !

Le juge impérial semble s'arracher les cheveux.

CADRE IMPÉRIALE. — Bonté divine…

JUGE SUPRÊME. — « Bonté divine » ? Je vous en ferai, mam’zelle, des « bontés divines » !

DÉPUTÉ. — Monseigneur, du calme…

JUGE SUPRÊME. — Du calme, du calme… Je l'ai eu, mon calme, moi ! Il est en retard, un point c'est tout ! On est FOUTUS !

Entre le directeur de la sécurité.

DIRECTEUR DE LA SÉCURITÉ. — Les hélicos sont arrivés.

CADRE IMPÉRIALE. — Bonté divine…

JUGE SUPRÊME. — Nous sommes mal placés, sans lui ! Mais nous ferons avec. Partons, partons !

CADRE IMPÉRIALE. — Non ! Que personne ne sorte de cette pièce ! Sans lui, nous aurons la vie trop dure !

DÉPUTÉ. — J'avoue que, paumés au milieu de la galère, c'est du pareil au même, que ce soit ici ou…

JUGE SUPRÊME, *frappant la table ovale du poing.* — NON ! Non, non, non ! On s'en fiche, de cet argent !

DIRECTEUR DE LA SÉCURITÉ. — C'est vrai : on en trouvera…

JUGE SUPRÊME. — Partons. Laissons cet argent au peuple, à l'inflation… à l'histoire ancienne.

CHAPITRE 4

Sur le trottoir le plus près de l’autoroute, deux jeunes hommes courent. Ils sont essoufflés.

CHANG CHEN. — Pffft... Pff... Pff...

DAI JIA. — Hé.

CHANG CHEN. — Oh ! Je ne t’avais même pas remarqué !

DAI JIA. — Ravi de te rencontrer.

Lentement, ils arrêtent de courir.

CHANG CHEN. — Moi de même. Ton nom ?

DAI JIA. — Dai Jia.

CHANG CHEN, *lui serrant la main*. — Bon, alors salut, Dai Jia.

Ils recommencent tous deux à courir plutôt subitement.

DAI JIA. — Toi, c’est quoi ton nom ?

CHANG CHEN, *plissant des yeux.* — Dis donc, tu en poses, des questions, pour quelqu'un qui court.

DAI JIA. — Je ne manque jamais d'énergie. C'est comme ça.

Chang Chen se gratte le menton.

DAI JIA, *écarquillant les yeux.* — Oh ! Regarde !

Un homme est effondré au sol. Les deux jeunes hommes arrêtent leur course.

CHANG CHEN. — Ça, alors... Un homme en costume cravate, à terre... Est-ce qu'il va bien ?

Dai Jia prend le pouls de l'homme à terre.

DAI JIA. — Il est mort.

CHANG CHEN, *saisissant Dai Jia par le collet.* — Vite, fuyons.

DAI JIA. — Quoi ? Mais non ! On doit l’aider !

CHANG CHEN. — Nous ? Aider un homme mort ? Quelle idée ! Écoute, je suis de ton avis, mais à ce rythme, tout ce qu’on aura, c’est une misère inutile.

DAI JIA. — N’as-tu donc pas d’honneur ? Laisses-tu vraiment cet homme pour compte ? Les gens sont fous, ici !

CHANG CHEN, *s’agenouillant près du mort*. — Bon. Fouillons-le, puis avertissons les autorités. Mais après, on fuit.

DAI JIA. — Là, tu parles ! Je te croyais bâtard.

CHANG CHEN, *fouillant l’homme*. — D’où viens-tu ?

DAI JIA. — Loin d’ici.

CHANG CHEN, *riant.* — C’est là qu’on ira si la police arrive. Tiens...

Il tend un portefeuille à Dai Jia. Il le refuse, donc Chang Chen l’inspecte.

CHANG CHEN. — Hm... Je ne le connais pas, (*Chang montre une carte d’identité à Dai Jia*) mais son visage me dit quelque chose.

DAI JIA. — Quoi ? À moi aussi !

Les deux amis se regardent, puis ils regardent le Consort.

CHANG CHEN. — Ah, mais voilà d’où il vient !

Chang pointe le panneau électronique géant du Consort. Il affiche un portrait familial de la dynastie Ying.

DAI JIA. — Oh, ça alors... Pour une surprise...

CHANG CHEN. — FUYONS !

Les deux jeunes hommes se remettent à courir.

CHAPITRE 5

Le rotor principal s’active. De la cabine, le pilote prend une grande bouffée d’air frais. Il se sent libre malgré les ordres. Le réservoir est plein, le soleil apparaît comme bleu. Le ciel jaunit entre les blancheurs. Des jurons entrent par la porte d’accès. Ce sont des clients, des contracteurs importants. Quelque chose a mal tourné, comme si un vent de changement arrivait : ils ont besoin de fuir en hélicoptère pour une bonne raison. Le pilote se sent comme le plus petit des rotors. Il fait tourner ses propres hélices, ses pales, et il plane seul dans son coin. Son travail s’effectue dans l’ombre. Les agents de l’opération, d’ailleurs, semblent suspects. Ils sont suspects. Mais de quoi ? Les roues de l’engin glissent un peu sur le gigantesque carré d’atterrissage. La bouffée d’air

s’amplifie, forme des courbes magnifiques de vents multiples : tout le monde est prêt, tous les hélicoptères sont chargées à bloc de personnel.

La mission est-elle un échec ? Un succès ? Au fond, peu importe la donne, ce petit pilote, bien assis dans son siège, est tout simplement heureux de travailler pour ce contracteur, « l'Encaste ».

Les armes à feu sont abondamment chargées. Le directeur de la sécurité utilise le télescope de son fusil de précision afin d'observer les environs. Les autres gardes de sécurité s’affairent à se reposer avec nonchalance. Ils ne possèdent pas tous des armes d’un tel calibre : ils n’en ont plus besoin.

Le juge de la cour suprême s’avère très irritable : la légèreté du général de

la sécurité lui donne l’impression qu’on se moque de lui.

Le soleil se couche. Il se relèvera demain.

CHAPITRE 6

« Bonjour, mesdames et messieurs. Ici votre très chère journaliste sur le terrain. Nous assistons en ce moment à une bien triste découverte, tous ensemble, en tant que pays. Le problème avec notre situation, contrairement à ce que beaucoup disent, n'est pas la condition de la mégapole en tant que telle. C'est la dynastie, le problème. Son manque de transparence donne littéralement l'impression aux gens qu'ils paient des fantômes au lieu de payer des fonctionnaires. Toute population autour du Yang est désunie sans chef. Le sujet d'aujourd'hui est très sérieux : l'heure est grave. Partout, des aéroports aux gares, les échanges avec les autres nations se font plus disparates et désorganisés. Les forces de l'ordre ne savent plus comment gérer leurs unités que par la force brute ou par des

petites coalitions indépendantes. Des régions plus fortes en caractères, à ce qu'on apprend en écoutant les nouvelles de partout, commencent à briser l'accord d'interdépendance entre tout endroit touchant la mer Yang. Le cycle des Ying serait-il brisé, après des centaines d'années, des générations et des générations d’accommodements difficilement gagnés ? La populace craint le pire : un retour à l'anarchie totale, à une époque désunie. Enfin, comme tous les marchés prennent des plongées économiques incroyables, les parents sont débordés sans services éducatifs directs, sans hôpitaux. Et d'ailleurs, les aînés craignent pour leurs vies. Les travailleurs font la grève en suivant le mouvement des agriculteurs mécontents, initiateurs du mouvement. Certains intellectuels luttent pour maintenir l'ordre établi, mais même parmi eux, les désaccords naissent et la discorde se ressent. Bien

sûr, plusieurs fonctionnaires tentent de succéder à la dynastie : sans succès, car sans légitimité. Peut-être qu'avec le temps, les choses vont s'arranger, dit-on. Eh bien, espérons-le... Voici donc la foule qui [...] »

CHAPITRE 7

CITOYEN. — À BAS LA MONARCHIE !

PAYSAN. — OUAIS ! À BAS LA DYNASTIE !

JOURNALISTE. — Mais que se passe-t-il ici ? Dites-nous, citoyens.

Une foule de gens renverse une voiture sur son passage. Certains manifestent en criant, parfois avec des pancartes ou des bombonnes de peinture. D'autres lancent des cocktails Molotov dans les vitrines des marchés en tout genre. Le caméraman se fera silencieux tout au long de la scène, se contentant de filmer sa collègue de travail.

JOURNALISTE. — Wow, ils ne veulent rien entendre : c'est l'anarchie !

CITOYEN. — ANARCHIE !

PAYSAN. — OUAIS, ANARCHIE !

Le paysan se fait tuer par une balle de fusil perdue. Les deux autres se mettent à couvert.

CITOYEN *et* JOURNALISTE, *en chœur*. — MERDE !

CITOYEN. — Bon dieu de merde ! Vous voyez, c’est pour cette raison qu’on manifeste ! Ces sales chiens de la police tireraient sur tout ce qui bouge pour défendre cette saleté de dynastie, celle qui nous laisse tous pour compte !

JOURNALISTE. — Mais qu'est-ce que la police fait !? Caméra !

CITOYEN, *regardant le corps du paysan*. — Bon sang… pauvre de lui. Cet homme venait seulement revendiquer ses droits !

JOURNALISTE, *tentant de fuir.* — Attention ! (*Elle crie au meurtre.*)

La police ouvre le feu sur la population.

CHAPITRE 8

Dans une ruelle sombre, près d'une benne à ordures. On entend des cris de manifestants venant d'un peu partout.

CHANG CHEN. — Moi, c'est Chang Chen.

DAI JIA, *souriant*. — Un beau nom.

Dai Jia attend une réponse. Chang Chen fouille dans la benne plutôt que de répondre.

DAI JIA. — Vraiment, ça me plaît, « Chen ».

CHANG CHEN. — Euh, ben, merci. Cette benne à ordures semble assez sanitaire et sécuritaire pour qu'on y plonge à tout moment.

DAI JIA. — Compris.

CHANG CHEN. — Et mon nom, il ne pourrait pas paraître plus beau que celui de cet homme qu'on a trouvé…

DAI JIA. — Ce Ying ?

CHANG CHEN. — Ouais : regarde c'que je viens de trouver.

Il sort une carte d’identification du portefeuille du défunt héritier Ying.

DAI JIA. — C’est quoi ?

CHANG CHEN. — Ceci, mon cher ami, est une carte d’accès à la trésorerie légitime du gouvernement.

DAI JIA. — QUOI ?!

CHANG CHEN, *couvrant la bouche de Dai Jia.* — Pas si fort, idiot !

DAI JIA. — Nous serons riches, en ouvrant le coffre-fort de la trésorerie… C’est au Consort qu’il faut aller, hein ?

CHANG CHEN. — Pas si vite…

DAI JIA. — Quoi ? Te méfies-tu de moi ?

CHANG CHEN. — Non, pas vraiment… En fait, comment dire…

On entend les manifestations redoubler le volume.

CHANG CHEN. — C’est la populace qui m’inquiète. On ne peut pas tout simplement entrer dans la trésorerie, tout voler et partir… Ce peuple, c’est mon peuple.

DAI JIA, *souriant*. — Oui, c’est notre peuple.

CHANG CHEN. — Pas vrai ? Voilà pourquoi je crois qu’il serait sage d’attendre le moment opportun pour accéder à cette trésorerie…

DAI JIA. — T’as raison, l'ami. On doit avoir un plan, intervenir quand il le faut, au moment crucial.

CHANG CHEN. — J’ai peur que l’argent parte avant même que l’on atteigne notre but…

DAI JIA, *regardant la benne*. — Eh bien, le Consort n’est pas loin. On pourrait... mettre l’argent ici ?

CHANG CHEN. — Nah. Y’en aura trop pour la benne, et puis, même si cette ville manifeste dans une désordre total, cela ne veut pas dire qu’un camion benne ne passera jamais ici, ou encore que de purs inconnus comme nous ne pourraient pas finir dans les ordures.

DAI JIA. — OH ! VITE !

Une bouteille de bière vole en éclats près des d’eux. Des manifestants se mettent à traverser la ruelle alors que Dai Jia et Chang Chen se cachent (juste à temps) dans la benne à ordures.

CHAPITRE 9

Le ciel tiède se teint d’orange, luit partout, imageant la chaleur des flammes. La rosée s’est évanouie plus tôt, en après-midi. Dans les environs de la mégapole, non trop loin ni trop près de la ville… se trouve cet étrange manoir. Possédant de multiples toitures courbées, il ressemble à un assemblage d'angles. De loin, le bâtiment convainc souvent les passants et les touristes qu’il s’agit d’un bout d’automne que dame nature a égaré. Les multiples couches de tuiles orange forment un semblant d’épais feuillages. Les arbres aux alentours du majestueux domaine privé s’efforcent pourtant de le cacher… Les palettes de couleurs et montagnes varient assez pour que le tout passe presque inaperçu. Presque : c’est là la demeure d’un homme dit richissime. Chez lui, personne n’entre sans permission spéciale et, plus

intriguant encore, on raconte que personne ne peut sortir à moins d'être exempté ou chargé d'une quelconque tâche…

Des légendes urbaines courent à propos de la demeure : aucune trace de sa fondation dans les livres d'Histoire, et pourtant, elle est gargantuesque. Le teint orange du bâtiment lui donne au fil du temps le surnom de « maison des Zhou » ou encore « Octroi des Zhou », car on suppose que cette couleur vient d'une ère légendaire. Le nom Zhou signifie « printemps-automne », et c'est le même nom qu'a la période où le pays a été fondé. La première dynastie à unifier le Yang, légende ou non, est-elle encore présente ? C'est ce qu'on raconte. Des spéculations qu'elle manipule le pays dans l'ombre depuis des millénaires ont donné naissance à cette théorie admettant que les Zhou possèdent un octroi (soit un genre de

taxe) perçu sur toute la population à son insu.

Ainsi, que les Zhou n'aient plus que cette bâtisse comme héritage, une lignée ou encore le plein pouvoir, la demeure reste le sujet d'une pelletée de mystères.

CHAPITRE 10

Maison des Zhou, cour extérieure. Hormis la maison-arbre à neuf étages se trouvent de multiples charpentes ornées de toits orange qui sont soutenues par de gros piliers. Le tout est cloitré par de grandes murailles noires. Kinshimao se repose au soleil tout près d'une piscine, une bouteille de boisson forte à la main. Deux jolies femmes l'éventent, plusieurs autres se reposent, rient ou jacassent dans la piscine.

Entre en scène un servant.

SERVANT. — Maître.

Kinshimao ne répond pas. Il porte des lunettes de soleil et se fait bronzer.

SERVANT. — Pardon, maître…

KINSHIMAO, *grognant paresseusement.* — Hm… Oui ?

SERVANT. — Nous avons trouvé un témoin potentiel des événements vous intéressant.

KINSHIMAO*, à travers un rictus très forcé.* — Oh… Très bien, très bien. Où est-il ?

SERVANT, *pointant une cabine de jardinage*. — Tout juste derrière cette porte, maître. Nous l’avons même attaché. Nous pensions que l’emmener directement ici causerait votre colère et…

KINSHIMAO*, après un rire sardonique.* — Êtes-vous bête, ou quoi ? Emmenez-le ici, ET QUE ÇA SAUTE !

Le servant acquiesce et se retire. Kinshimao s'assied sur sa chaise, retirant ses lunettes de soleil. Son regard brûle d’engouement. Le servant revient avec deux hommes de main vêtus de complets noirs. Ils transportent un homme complètement

ligoté sur une chaise de bois bien sculptée.

SERVANT. — Nous voici, maître.

KINSHIMAO, *balayant ses servantes de la main (elles partent)*. — Il était temps… Retirez-lui ce sac, on étouffe déjà assez à fleur de peau…

SERVANT. — Oui, maître.

Le servant se retourne vers les hommes de main. Ils retirent la poche de riz vide qui cachait le visage de l'homme. C'est une espèce de moine chauve vêtu d'une sorte de toge orange. Au fur et à mesure de la scène, les jolies femmes des alentours sont de plus en plus silencieuses.

SERVANT, *s'inclinant*. — Voilà, maître.

KINSHIMAO. — Chut, chut…

Il scrute scrupuleusement le visage du captif.

KINSHIMAO. — Retirez-lui ce bandeau, il ne parlera pas avec.

SERVANT*, s'inclinant.* — Bien, maî…

KINSHIMAO*, jetant ses mains en l'air.* — NON, MAIS PUTAIN ! ARRÊTE DE M'APPELER MAÎTRE ET RETIRE-LUI, CE FOUTU BANDEAU, SALE CON !

Le servant s'exécute. Le captif a la respiration saccadée.

KINSHIMAO. — Et puis c'est quoi, ce témoin de merde ? Un moine funéraire ? Quelle farce… (*Il s'adresse au détenu.*) Qui es-tu ?

Le détenu reprend son souffle.

CAPTIF. — En quoi cela importe ?

KINSHIMAO*, baissant la tête et joignant ses mains.* — Ça importe en ce que je vais te dégommer si tu refuses de parler.

CAPTIF. — Mais mon nom importe peu. Plus personne ne l'utilise depuis des lustres : je suis moine du temple funéraire Sen'Ying se trouvant à quelques kilomètres d'ici.

KINSHIMAO, *haussant le ton au fur et à mesure de sa phrase. Il pointe le servant en le mentionnant et se tient tout près du visage du captif.* — Alors POURQUOI CE SERVANT DE MERDE T'EMMÈNERAIT ICI ?!

La voix de Kinshimao résonne, un écho la renvoie à tout le monde. Toutes les jolies femmes s'en vont, se faisant indiscrètes en chuchotant.

CAPTIF. — Monsieur, malgré tout le respect que je dois à quelqu'un qui peut me tuer sur-le-champ, vous êtes trop superficiel pour que je vous dise quoi que ce soit sur n'importe lequel sujet. Votre rage ne s'éteint pas ainsi. Je le vois dans vos yeux.

KINSHIMAO. — Disposez, servants.

Les trois servants restants quittent les lieux.

KINSHIMAO. — Alors ? Nous sommes seuls. Me croyez-vous vraiment capable d'infliger des douleurs à un innocent ?

CAPTIF. — Vous bluffez. Je sais très bien ce que vous cherchez.

KINSHIMAO. — Donc, l'Encaste, ça vous dit quelque chose ?

Le captif baisse le regard et garde le silence.

KINSHIMAO. — Mon frère est mort, aujourd'hui. Je viens tout juste de l'apprendre. Je ne l'aimais pas.

Le captif fixe Kinshimao.

KINSHIMAO. — Suis-je un traître pour autant ? Sont-ce les liens du sang qui doivent faire de moi ce que je suis ?

Dois-je pleurer des morts qui n'étaient rien pour moi dans la vie ?

CAPTIF. — Vous faites donc partie de la dynastie…

KINSHIMAO. — Bah voilà ! Vous pigez vite, crâne d’œuf. Seulement… tout le monde me cache ce qui se passe ! (*Il secoue lentement la tête et plisse les yeux en disant sa prochaine phrase.*) Ils se foutent de moi… Je vais leur montrer que je suis le meilleur, que je n'ai pas besoin d'eux.

CAPTIF. — Votre cœur est rempli de haine et de colère. Cela ne vous mènera à rien.

KINSHIMAO. — Qui êtes-vous, pour en juger ainsi, hein ?

CAPTIF. — Je ne suis ni un roi, ni un servant. Je ne suis ni paysan, ni noble. Je suis un sage, mais je sais que j'ai été trop loin. C'est pourquoi la

métaphysique ne vous aidera pas, vous et votre famille. Ni vous, ni moi ne sommes dignes de ce monde… (*Il ferme les yeux et récite un mantra incompréhensible.*)

KINSHIMAO, *rigolant*. — Non, non, non… (*Il redevient sérieux*.) Vous avez tout faux. Vous êtes un crétin qui doit tout simplement me dire…

CAPTIF, *d'un ton ferme et fort (faisant sursauter et taire Kinshimao)*. — QUE LES MÉTAPHYSICIENS CONNECTENT LA CHAIR DIGNE DE CE NOM !

KINSHIMAO, *saisissant les épaules du captif*. — Non, mais ta gueule, putain !

Le moine est pris de convulsions. Après quelques secondes de confusion générale totale, silence de mort.

KINSHIMAO, *les yeux écarquillés*. — Il s'est mordu la langue. Il s'est suicidé avec… (*Il reprend son calme.*)

Qu'importe. Les métaphysiciens, hein ? Ils verront, ouais… Ils verront tous la flamme qui m'anime. Ils se brûleront avec.

CHAPITRE 11

La dynastie Ying a tenu en un seul morceau un ensemble remarquable de gens. Des forgerons aux physiciens, des petits marchands aux têtes des plus grandes entreprises, tout le monde s'est plié à la famille qui a régné sur Nord, Sud, Est et Ouest de la grande mer Yang.

Et le besoin d'un certain équilibre demeure même là où on le fuit. En effet, plusieurs, à l’ouï-dire de l’effondrement de la dynastie, partent dans les régions les plus sécures, voire isolées. Mais cet immense cercle autour de la mer dorée est cerné par tant de malheurs, et son influence est telle qu'on ne l'oublie pas ainsi : c’est au cœur de l’univers que se situe ce qu’il y a de plus familier, soit tout cycle…

La douleur revient sans cesse, de même manière que le bonheur se

décide à entrer dans les vies. Seuls ceux qui comprennent cette nature infinie et cyclique de la vie parviennent à lui échapper seulement temporairement. Et comme la vie se voir en noir et blanc, elle peut autant donner à tout être cette impression que chaque choix peut et doit être gris. Car c'est bien cela, au final, ce qu'on nomme « le destin » : un océan de doute.

La floraison du Ying, puis son déclin, comme dans une puis une autre saison, rappellent à ceux qui vivent les événements l'absurdité de la vie. Le cycle de la vie est lui-même absurde, et pourtant, chaque être sait instantanément comment lui instiller sa sagesse. Prenez les émotions, par exemple.

Joie de vivre, dépression. Qu'est-ce que la dépression, sinon l'abandon de toute fixation ? La dépressurisation, le

relâchement de toute pression. Ainsi en est autant la joie : avec toute liberté créatrice. D'un extrême à l’autre, la puissance de la vie et la mort frappent.

CHAPITRE 12

Normalement, Chang Chen porte une chemise blanche un peu déboutonnée. Ses pantalons sont noirs, en jeans plutôt serrés qui deviennent avec le temps son attirail favori malgré leur allure inconfortable. Les lunettes de soleil rondes que Chen porte ressemblent à celles que son père arbore sur une vieille photo. Ses cheveux sont d'ailleurs taillés tout spécialement de la même manière : courts, fuyants dans tous les sens, ils évoquent l'image d'un porc-épic noir. Le teint plus foncé de Chen indique à la plupart des gens qu'il suit un régime surtout solaire. Hormis tout cela, la ceinture qui boucle le tout chez lui est soit trop longue, soit mal attachée : personne ne le remarque ou le sait vraiment au premier coup d'œil, ni en tentant de s'en souvenir.

Dai Jia a l’air beaucoup plus pauvre que Chen. Malgré sa peau parfaitement blanchâtre, ses vêtements ne sont que taillades après taillades de sacs, couvertures et embellissements blancs ou, plus rarement, rouges et noirs. Dai Jia porte un gros collier de perles rouges. Par pure précaution, il voyage très léger : même s’il a autant sinon encore plus l’air d’un aventurier ou d’un voyageur que son ami bronzé, il ne garde généralement qu’un vulgaire bout de bois avec lui. Ses sandales sont en bois aussi. Elles font résonner plusieurs claquements lorsqu’il marche dans les ruelles ou les endroits plus calmes. En plus des cheveux noirs, longs et attachés de Dai Jia, ses yeux contrastent aussi l’apparence de son ami Chen. Ce dernier a les yeux bleus, d’une clarté rarement mise à découvert. Dai Jia a l’iris d’un brun assez intense pour qu’elle paraisse

noire si on ne lui prête aucune attention.

Et malgré leurs différences, ceux deux jeunes hommes ont trouvé, l'un dans l'autre, une inhérente ressemblance…

CHAPITRE 13

« *Sous haute colline, l'autre sera brisé.*

Ils pensent la tangue tels qu'ils dirigent vies,

Laissant orphelines celles des non prisés.

Pour eux, qu'on harangue : voici sale manie.

Devient saline un tout trop dégrisé

Qu'on nomme ma langue en quête de survie :

Mon adrénaline fait du cicatrisé

Embarquant dans ce gang qui salive d'envie

L'air de mandoline le mieux maîtrisé :

Mon corps est exsangue de dynastie suivie.

Vient masculine, d'indignes qu'est l’armée.

S'amusent, boomerangs, ces vulgaires états.

Nous, sous mousseline n'étant que libérée,

Comme une mangue, qu'ils goûtent l'Attentat !

D'une tourmaline, créons notre pensée :

Ces gens veulent gangue en notre habitat…

Notre chevaline et grande assemblée

Causera le bang de notre vendetta !

Marchera alors Ying La Personnifiée,

S'amourant au Yang, notre gloire d’éclat ! »

Et alors, la glorieuse foule lève sa voix en unisson pour dame Liberté. Devant,

ces deux jeunes orateurs brûlent l'argent de la dynastie.

CHAPITRE 14

01/01/00

Mes salutations les plus sincères à vous, grand frère.

Je suis curieuse quant à votre état. Vous avez choisi de faire perdurer les conflits familiaux de manière si bénigne. Cela me choque. Je me rappelle lorsque vous et moi nous promenions dans le jardin de la cour impériale, observant les environs et nous moquant de tout. Ces temps, bien que révolus, restent dans mon cœur. Parfois, je couds des vêtements pour mon neveux en me demandant comment une vie parfaite entre toute cette malheureuse famille serait… Vous savez, tout cela me rend si triste. Je souhaite seulement que vous reveniez parmi nous, et sachez-le, les temps se font durs pour notre famille. Certains gardent espoir, mais après avoir vu la

mort accidentelle de notre frère dans les médias, je me demande comment je dois dormir paisiblement. Je sais que tu n'aimais pas Anki, mais sans lui et sans toi, je me sens comme la seule humaine dans cette famille.

Remarque la date de cette lettre. C'est cette nouvelle ère que la dynastie Ying compte, désormais... Nous formons, comme tout le monde le répète, un nouvel empire. C'est ridicule. Toutes les intentions entremêlées à travers de cette idée d'Encaste me perturbe. Mais les autres disent que l'Encaste est l'évolution naturelle de notre empire... Je n'en doute pas une seule seconde. Tout allait s'écrouler sans plus tarder. Se cacher était notre seule option. J'ai même peur pour toi, qui croit que nous aurions dû continuer à régner, bon ou mauvais temps. Ne comprends-tu pas que la dynastie parvenait à peine à

tenir en place ses propres provinces, en dehors de son secteur originel ?

Cette idée de Ying et de Yang me donne mal au cœur. Le sang sera versé sur toutes nos anciennes terres... Je ne sais plus quoi penser, quoi faire. J'aimerais être aussi forte qu'Ariane la Réunificatrice...

CHAPITRE 15

Pendant la nuit, dans une ville complètement déchue.

Entrent en scène Dai Jia et et Chang Chen, l'un portant un marteau de construction, et l'autre, une faucille. Leurs vêtements sont sales.

DAI JIA. — Ça, alors. Pour une idée, c'en était une.

CHANG CHEN. — Je ne pensais pas que ça allait marcher.

DAI JIA. — Moi, oui !

CHANG CHEN. — Eh ben, c'est une bonne idée en principe, ça sonne libérateur. Mais pendant mon discours, j'étais certain qu'ils allaient tous vouloir nous tuer une fois l'argent brûlé.

DAI JIA. — Ça ne peut que les laisser indifférents : ce sont eux qui récoltent l'argent, mais si cet argent est inutile, à

quoi bon le posséder ? C'était devenu l'argent d'un empire et rien de plus.

CHANG CHEN. — Vrai. Mais tout de même…

DAI JIA. — Allons, ne t'en fais pas ! Tout s'est bien déroulé. Et puis, ils nous font confiance, maintenant. Ne leur fais-tu pas confiance ?

CHANG CHEN. — Je dois t'avouer que j'ai peur. La télévision n'est même plus une matière d'autorité pour qui que ce soit, et puis la radio, les ordinateurs ou encore les journaux ne valent plus rien. C'est tout naturel : un ordre devait s'établir. Mais nous ? Qui sommes-nous pour enjouer les foules ?

DAI JIA. — Bon, alors retournons au boulot. On doit les aider à s'organiser.

CHANG CHEN. — Je suppose que oui.

Entre en scène un moine.

MOINE. — Bonjour, très chers camarades.

CHANG CHEN. — Euh… Bonjour, monsieur.

DAI JIA. — Salutations, monsieur.

MOINE. — Ne soyez pas aussi formels, voyons. Considérez-moi comme un ami. Votre sagesse m'impressionne considérant votre jeune âge, et puis c'est bien moi qui vous dois une bonne dose de politesse. Vous amenez le respect partout où vous allez, il me semble.

CHANG CHEN. — Ah, non, c'est sans façon. On a trouvé l’argent, puis on l’a brûlé. Tout le monde l’aurait fait : nous étions les premiers, c’est tout.

DAI JIA, *haussant les épaules*. — J'avoue que tout aurait pu très mal tourner. Nous avions la rage de vivre, voilà tout.

MOINE. — Bon, assez ! Je vois votre modestie. Venez. Vous, que le peuple considère comme un symbole de révolution, êtes dignes d’apprendre quelques petites choses à l’insu de la populace. Pour sa propre sécurité, en fait.

CHANG CHEN. — Je ne suis pas aussi sûr que vous à ce propos. Je ne me considère pas comme un homme d’État.

MOINE. — Justement.

DAI JIA. — Cette situation est surréaliste. Nous aurions dû mourir, là-bas. Brûler avec cet argent.

MOINE. — Ils vous considèrent comme un symbole de naïf de la libération. N’en faites pas trop, mes amis. Un peuple sait se diriger tout seul et certaines choses sont plus importantes que leurs problèmes quotidiens, croyez-moi.

CHAPITRE 16

Il se promène sans aucun problème, mais pas sans soucis, dans le Consort. Elle a voulu descendre, mais pas lui. Comment abandonner son lieu de travail, sa vie ? Elle a travaillé aussi fort que lui, sans aucun doute, mais tout de même. Cette nostalgie du bon vieux temps où il ne connaissait pas les tâches correctement le frappe soudainement. Il saisit son téléphone cellulaire, espère que le réseau téléphonique tient encore. C’est le cas.

Lorsque Chang et Dai Jia ont pénétré dans la bâtisse pour saisir l’argent, il les a vus. Il s’en est foutu complètement, parce que pour lui non plus, l’argent ne compte pas. Mais il en a toujours été ainsi pour lui. Pas pour eux. Pour personne d’autre, qu’il dirait parfois.

« La cadre impériale est manifestement une fuyarde », pense-t-il. « Peut-être ignore-t-elle que tous ces gens dehors sont aussi immatures que des enfants, voire désorganisés comme eux : la foule ne vaut plus rien de tangible, donc elle ne se comprend plus. » Avant, les gens communiquaient avec l'argent. Tout était un bien, un service. Maintenant, sans économie, le nouvel empire de la dynastie Ying est, il le présume, sera beaucoup plus difficile à construire. Mais cela ne l'empêche pas d'espérer que ce sera possible, ou que le plaisir sera de la partie, car c'est du moins tout ce que ce cher homme espère.

— Bonjour. C'est bien vous, notre directeur de la propagande ?, fait le téléphone.

— Oui, sire Kinshimao, non pas que ça ne vous soit utile. À vrai dire, je suis au

Consort. J'attendais justement que la famille m'ordonne de vous éliminer.

CHAPITRE 17

06/01/00

Encore, mes salutations les plus sincères à vous, grand frère.

Comme vous l'avez demandé dans votre télégramme, voici les informations dont je dispose sur l'Encaste :

Nous sommes plusieurs membres de la famille réunis, mais la tension de la situation rend tout le monde nerveux et hostile. Contrairement aux dires des dernières nouvelles qui courent, personne n'est mort pendant la révolution des peuples. Le seul vrai mort, c'est Anki (puisse-t-il enfin reposer en paix). Nos armes sont bien sûr très efficaces, de ce que je vois. Nous vivons maintenant dans des abris nucléaires je-ne-sais-où, et ils sont très confortables. Je pense que papa n'hésiterait pas à guerroyer avec

l’artillerie lourde pour triompher de tous. Nous possédons plusieurs types de bombes. Sans elle, je croirais tout simplement qu’il faudrait fuir le pays, mais avec toute cette tension, je préfère patienter dans un abri. Nos fonctionnaires sont encore de la partie, de ce que je peux comprendre et voir. Un des anciens généraux de papa est revenu du sud du Ying, disant que le Consort allait mal. C’était un bel endroit, c’est dommage. J’espère qu’ils ne l’ont pas brûlé et qu’ils ne le brûleront pas.

Quoique des déserteurs de notre gouvernement mériteraient de savoir ce qu’un empire qui s’écroule donne comme ressenti. Une flamme brûle en moi, une flamme qu’on appelle la douleur.

Pour ce qui en est du reste, nous possédons surtout des intellectuels, mais quelques gens bénins et futiles

nous suivent aussi. Ils opèrent sous nos ordres les plus directs, et l'armée renforce encore nous moindres mouvements. C'est une bonne chose pour ma propre protection, au moins. L'armée de la région au nord du Ying s'est divisée en deux partis. Apparemment, la population aussi s'est divisée en deux. Le nord et le sud dans cette région se battent donc pour je-ne-sais quelle raison. Papa dit que c'est pour de l'argent. Je lui ai demandé si c'était utile, puisque notre monnaie ne vaut plus rien, mais apparemment ça l'est... J'espère que les tensions se dissiperont avec le temps et que nous reprendrons des forces. Au sud de la mer Ying, c'est l'anarchie. Fais donc attention à toi. Ton château ne tiendra pas éternellement, je le sens. La populace est trop fâchée pour épargner qui que ce soit.

Finalement, pour parler d'autre chose que toute cette anarchie, j'aimerais savoir comment tu vas. Dans combien de temps comptes-tu revenir ? Comptes-tu revenir ? Je m'inquiète pour toi, tu sais ? Communique avec papa, pas avec moi. Tu verras, il voudra sûrement t'héberger avec nous. Il est sur les nerfs, mais il ne te hait pas. Il t'aime et il s'inquiète sans doute pour toi aussi. Sérieusement, communique avec la famille, et fais vite, car le temps passe.

Ah, et aussi : la dernière fois, j'ai oublié de signer. Désolée.

Ta sœur,

— Hana.

CHAPITRE 18

06/01/00

Bonjour, mère. Bonjour, père.

C'est moi, Dai Jia, votre troisième fils. Comme les temps se font durs pour tous, notre peuple a choisi de compter les jours avec un nouveau calendrier sous prétexte qu'une nouvelle ère est arrivée. En tant qu'aventurier, je peux affirmer que ce renouveau tente de faire un plus grand bien aux citoyens, des grandes jusqu'aux petites et nobles lignées telle qu'est la nôtre.

Nous, soit mon nouvel ami et moi, avons défendu l'honneur de notre population en humiliant le désordre économique de la dynastie. Nous avons brûlé leur argent inutile, devant une foule qui s'emportait avec nous vers les nouveaux cieux. Je sens que ma destinée s'accomplit, chers parents. Je vous sens déjà froids à l'idée de mes

périlleuses aventures, mais sachez que même mon compagnon de voyage vous déplairait : c'est un enfant urbain. Et je peux vous comprendre : ce jeune de mon âge ressent le destin comme s'il était pure chance. La révolution urbaine l'inquiète et il pense qu'il ne doit pas perdre le contrôle d'un mouvement qu'il n'a jamais pourtant jamais gardé de lui-même.

Ainsi, nous voyageons désormais avec un sage venant du temple funéraire de Sen'Ying. J'espère que vous comprenez que ma destinée ne se rattache moins à vous parents qu'à cause de ma nature plus périlleuse. Au final, si l'univers nous sépare, c'est pour nous unir dans un tout simplement plus harmonieux.

Veuillez, encore une fois, pardonner mon départ si soudain. Je me débrouille bien. Je vous aime, au revoir.

— Dai Jia.

CHAPITRE 19

06/01/00

(Nouveau calendrier stupide)

~~Yo.~~

Salut, les parents.

Un ~~gars~~ moine m'a dit de vous écrire ~~ça~~ une lettre pour vous parler de comment je vais, mais vous savez déjà où j'étais et d'où je viens. C'est assez comme ça. Laissez-moi faire c'que je veux faire, je peux m'en charger. Pas besoin de vous pour ça. ~~Au revoir.~~

Salut.

— Chang Chen

Ah, et aussi : j'ai passé à la télé.

~~J'espère que vous êtes fiers~~

CHAPITRE 20

Comme le captif l’a mentionné, le temple de Sen'Ying est situé en plein cœur de la même forêt où se trouve l'arbre enflammé du grand Kinshimao. Cela, pourtant, n’empêche pas ce dernier de se sentir trop éloigné du temple pour y mener une investigation directe. Après tout, cette forêt qui héberge certaines rivières s'élance sur une trop vaste aire pour qu'on s'y sente en sécurité. Ses arbres vieillissent depuis des centenaires, ses créatures se jouent du danger et de la témérité des hommes.

Les us et coutumes du temple le distinguent clairement des autres : pour s'y rendre, on ne peut pas faire le trajet en automobile. On s'attendrait à ce que les corbillards soient de la partie pour une entreprise funéraire, mais justement, le service sert davantage à une espèce de soulagement spirituel

que des centaines de familles sont prêtes à obtenir en sacrifiant leur confort urbain. Des gens d'un peu partout dans la région confient leurs défunts à la petite bande de moines cloîtrés et isolés afin que le processus cérémonial commence. Généralement, les visiteurs sont facilement apeurés par ce coin de la forêt. Ils ne peuvent pas suivre les moines jusqu’au bout du trajet. On raconte même que le chant des moines apaise Dame Nature, provoquant une sorte d'éveil subconscient chez ceux faisant un petit bout de chemin avec le cercueil et ses nouveaux gardiens. De plus, les rumeurs vont jusqu’à prétendre que s'enfoncer dans la forêt avec les moines revient à explorer son propre rapport avec la mort et que, si on parvient à faire son deuil, c'est parce qu'on ressort de cette flore faunique et ténébreuse, accompagné des habitués…

Bien sûr, Kinshimao connaît ces vieilles histoires, cette vieille renommée. Outre cela, son domaine se situe dans une forêt, mais il est pavé de route et d'un environnement très paisible, voire urbain à côté de la forêt complètement primaire entourant le temple.

CHAPITRE 21

— D'habitude, personne ne nous suit jusqu'ici. La densification de la forêt pourrait causer la perte de bon nombre de visiteurs imprudents. Nous devons partager d'occasionnelles photographies avec la populace afin de la rassurer quant à la purification des morts qui va comme prévu. Certains êtres sont paranoïaques, nous fûmes déjà accusés d'horribles pratiques quant aux cadavres que nous recevons.

— Et alors, sont-elles vraies, ces accusations ? demande Chang Chen. Je veux dire, certes, vous donnez des preuves de votre bénévolat. Vous pourriez cependant leur cacher un truc ou deux. Et puis, bon, vous nous emmenez là-bas pour une raison qui me semble être ni recrutement, ni participation passive à un rituel parfaitement normal.

— Avant que vous ne repreniez la parole, notre guide le moine, j'ai mon grain de sel à ajouter. Je suis d'accord avec toi, Chen, mais par contre, je n'ai peur de rien. Ma fascination outrepasse toute crainte, que vous ayez des intentions perverses, dangereuses ou pures.

— Alors, sans plus tarder, plongeons dans les ténèbres et laissons nos pas voguer jusqu’au temple de Sen'Ying. Il se peut que je me mette à réciter un mantra pendant notre croisière, ce qui serait normal, mais qui signifierait que le silence doit s'imposer. Compris ?

Ils acquiescent.

— Pour mieux élaborer : on m'a envoyé en ville à la recherche des gens les plus aptes à recevoir le fruit du temple et de notre discipline.

— Je jure sur le nom de dieu qu'on va se faire trucider, Dai Jia. Si dieu existe, enfin.

CHAPITRE 22

C'est à ce moment précis qu'un tressaillement de buissons fait sursauter les deux amis. Le moine continue sa marche sans changer de posture ou de rythme. Dai Jia perçoit, en fil à travers l'aiguille, des taches blanches qui flottent. Inutiles sont ses lunettes de soleil, mais même sans, Chen ne voit toujours rien. Les taches grossissent. Chen et Dai Jia ressentent des sueurs froides. Dès lors, le moine s’arrête, se retourne vers eux et alors que les feuilles font froissements, il dit : « Ce n'est qu'un panda, du calme. » Mais la créature est anormalement disproportionnée, un peu plus musclée, un peu plus aux membres étirés (à la manière d'un long loup plutôt qu'un ours). Chen retient mal sa respiration, qui fuit un peu partout dans les environs : il voit enfin l'animal qui se

taille les griffes avec un arbre déraciné, non trop loin d'eux.

— C'est un cousin du panda. C'est tout sauf un panda.

— Des pandas se hasardaient parfois jusqu’à notre ferme, et ils n'avaient pas l'air de ça !

Le moine se retourne vers eux.

— C'est un panda. Regardez-le : il ne ferait pas de mal à une mouche.

Il mâchouillait de l'écorce.

— Enfin, sauf si la mouche l'attaquait. Voyez-vous… Vous ignorez beaucoup de choses à propos de ce monde. Tout comme moi, d’ailleurs. Mais je vois dans vos yeux une lassitude, une erreur qui vous a mené jusqu'ici.

Le panda s'enfonce dans les bois.

— Et pourtant, reprend le moine, dans vos yeux se trouvent l’éclat de la

jeunesse, un brillant feu d'artifice. Vous n'avez pas peur de la mort, car vous êtes venus jusqu'ici. Mais vous avez peur de la vie. On dirait que vous ne savez pas comment l’appréhender et que vous avez tous les deux décider de suivre son flot.

— J'ai peur du panda, moi, dit Chen.

— Et pourtant, malgré ta peur de discourir sur l'argent, de déplaire à une foule en colère et de cet animal sauvage, tu as trouvé un refuge : au milieu de la foule, tu t'es fait un ami. À côté d'un mort, tu as vu la vie.

— Attendez. Comment avez-vous su pour le corps ? Et notre rencontre ?

— À vrai dire… je sortais tout juste du bâtiment dans lequel vous alliez pénétrer, mon cher Dai Jia. Je me trouvais chez les fonctionnaires, en train de discourir à propos de leur plan plutôt incertain.

Le moine claque des doigts et les deux amis ressentent une forte attirance vers le sol. Ils s'asseyent, comme métaux sur l'aimant, à terre. Chacun baisse la tête, ferme les yeux.

— Le vide… Ressentez le vide. Ressentez tout l'espace est plein de vide. Dans vos cœurs comme dans vos gestes, dans la matière la plus claire comme tout au plus éphémère de l'air, ressentez ce vide…

Lorsque les deux jeunes hommes ouvrent les yeux, le sol bouge et les arbres courent : ils chevauchent le panda avec le moine. La noirceur s'épaissit alors que les ruisseaux d'étoiles se dispersent peu à peu jusqu'à ce que les feuillages gobent la totalité du ciel.

— Mes amis, fait le moine. Pariez sur l'inconnu et la mort deviendra votre vie : voici bientôt le temple de Sen'Ying.

CHAPITRE 23

Personne, semble-t-il. Fausse illusion : au milieu des voiles verts et des toiles blanches liant les chemins sauvages des bois, le panda géant arrive. Débarque le moine, tandis que les jeunes hommes tombent brusquement de leur monture. Cette dernière broute de l'herbe, tourne sur elle-même et se couche.

— Dame nature s'est montrée hospitalière pour vous. Elle vous caresse des mains. Sentez le vide…

Le moine récite un mantra d'un ton grave qui résonne, semble-t-il, de nulle part et partout à la fois. La lucidité revient aux jeunes hommes, et comme la conscience reprend le contrôle des sens, l'impression qui les saisit est qu'une multitude de portraits du paysage s'assemblent et s'éclaircissent comme d'une lampe qui s'allume graduellement.

Le temple de Sen'Ying trône au milieu de nulle part. De la boue entoure ses fondations, donne l'impression qu'il s'enfonce peu à peu tel un cadavre exquis : ses briques jaunes paraissent dorées dans la noirceur. Pyramidal, mais découpé en étages carrés, le temple aboutit avec un autel plat au lieu d'une pointe. Du haut de cet autel répondent de nombreux chants qui, à l'unisson, saisissent les visiteurs.

— Faites comme si la mort s'emparait de vous. Laissez-la pénétrer dans vos cœurs. Hélas, le temple fait trembler les cœurs innocentes : la forteresse de la vie s'imprègne de peur comme des défenses. C'est en laissant tomber vos instincts et l'espoir qui vous en fonderez un nouveau, déclare le moine.

Ils essaient de se lever, mais les jeunes hommes n'y parviennent. Le temps se fait long, donc le moine décide au bout du moment de les déposer sur

le dos du panda géant. Grognant, la créature les emporte jusqu'au-dedans du temple la petite compagnie.

CHAPITRE 24

Quelques semaines avant la révolution…

La discothèque bat son plein. Aux services du bar, un vieil homme presque sourd. Il cache des bancs derrière son comptoir d'une longueur accablante : ceux qui sont fixés devant, à cette heure et en ce moment, servent largement assez. C'est parce que tout le monde danse… ou presque.

Au milieu du rythme de la nuit, clair de lune comme poumon, noirceur comme yeux, les fêtards profitent de la fleur de l’âge pour trancher le pas, comptent ne pas compter le nombre de têtes et seulement faire partie de la vague.

Les hommes sont déments, mais il ne les voit pas. Les femmes se déhanchent, mais il ne les regarde pas. Toujours avec des billets dans le portefeuille,

avocat de la jeunesse parmi ces témoins de la folie, un jeune blond frappe d'un coup sa tête contre la solidité du comptoir. Il lève le doigt comme ils lèvent les bras : le blondinet ordonne tantôt un verre, le fêtard réclame tantôt l'autre verre. Mais ces gens sont une compagnie : elle vient, il vient, elle vient, il vient, et puis finalement, c'est à moitié une bande d'étrangers qui finit la bouteille, mais à l'autre moitié que lui tout seul l’achève. « Il a des amis, il est bel homme », pense celui qui distribue les verres à la vitesse de l'éclair…

— Alors pourquoi fait-il l'alcoolique ?

— Parce qu'il s'ennuie ! en crie une.

— Parce qu'il préfère l'alcool à l'eau, chuchote un autre.

Mais c'est un vacant qui ne passait pas par-là qui passe finalement à l’aveu :

— Le vieux, je sais, moi, ce qui le perturbe. Bien que je raserais personnellement votre moustache ou bien que j'irais en centre d'accueil, mon cher vieillard, car c'est vous qui me perturbez !

Et donc, siégeant à une table ronde, le blondinet regarde le vide dans les yeux. Son ami l'intercepte :

— Qu'est-ce que t'as, vieux, hein ? On est jeunes, on est plein d’énergie ! Allons danser !

Et ses autres amis jubilent, presque vingt parmi une table de sept places, mais tout est vain : ils vont danser, lui et l'autre restent. Silence dans la boîte à bruit, mais bruits s'entendent, pourtant : la musique bat son plein. Le blondinet se résout finalement à parler après avoir vu le fond d'un autre verre :

— Tu sais, Pong, mon bon ami…

— Ouais ?

— Beaucoup de gens pensent que la musique ressemble au bruit. Beaucoup disent que les mots doux, de même que les mélodies, ne sont que bruits si on ne les écoute pas.

— Ah, bon ? Et puis ?

— Et puis ils disent qu'on cherche à ne pas écouter quand on entend du bruit.

— Hein ? Tu veux dire qu'ici, on entend du bruit ?

— Peut-être. Mais je l’écoute, le bruit. J'entends tous les sons, mais ce que j'écoute n'est pourtant que bruit…

Une bande d'indiscrètes pénètre dans l'espace sonore le plus audible pour plonger dans la discussion :

— Comme c'est poétique !

— Ah, ouais ! T'es un vrai charmeur, Lee !

— Ouais, viens danser, Lee !

— Du calme, du calme. Il ne tient même plus debout tout s…

— Allez, dansons ! s'écrie Lee. Donnez-moi la main, quelqu'un !

Et alors Lee danse avec ces rieuses qui à tour de rôle le rattrapent parce qu'il vacille trop. Puis, après une dizaine de minutes, cheveux blonds est ramené de force par son ami à la grande déception des fêtardes.

— Alors, t'es content ? Sérieusement, j’suis content de te croiser ici ce soir, mais je devrais te reconduire chez toi.

La musique change devient encore plus forte. La cadence change, le temps… ralentit.

— Tu sais quoi ? Toutes ces filles dansent moins bien que Nina.

— Hein ?

— Oh, mon dieu ! Il a une petite amie, les filles !

Elles crient, s'indignent, rient, pleurent, finissent puis commencent un cirque.

— Allons, allons ! Non ! C'était ma FIANCÉE ! Et puis, vous savez quoi ? Rien à foutre, de cette galère !

La musique l'enterre, mais il se lève. Il ne vacille plus. Les jeunes tout autour le reconnaissent et le réclament, mais il s'en va. Après à peine quelques minutes, il revient avec un sac de tissu beige rempli d'argent.

— RIEN À FOUTRE, BORDEL DE MERDE ! TOUT LE MONDE À TERRE !

Quelques-uns le fixent, dont son ami éberlué, mais lorsqu'il tonne avec un pistolet, tout le monde se cramponne.

— RIEN À FOUTRE, SOCIÉTÉ ! RIEN À FOUTRE, MERDE ! TENEZ, OUAIS !

DE L'ARGENT, OUAIS ! ALLEZ, LE SYSTÈME ! ALLEZ !

Il lance de l'argent partout. Les billets virevoltent, les gens hésitent. Il lance son fusil au barman.

— Tiens, Albert. T'en auras besoin, si ça tourne au vinaigre. Quant à moi…

Soulèvement du plafond global : cris de joie et d'insanité. Il entre dans la foule l'acclamant, les poings fermés.

« Ça y est, c'est la bagarre. »

CHAPITRE 25

« Ce soir, Bao Lee, 22 ans, a été arrêté par douze policiers devant une discothèque après une fusillade. Apparemment, il a ouvert le feu sans blesser personne dans une fureur aveugle. Les récits d'amis et d'innombrables témoins montrent que son jugement a été altéré parce qu'il avait bu dans cet endroit, se cachant à l'endroit très pratique de la police. Les forces armées disent que le voleur a eu, grâce à un stratagème surprenant que la banque refuse de divulguer, plusieurs heures pour s'échapper avec l'argent. Mais il n'a vraiment rien fait d'autre que de le jeter à la discothèque avant de finalement se faire prendre grâce à plusieurs appels témoignant de la folie du jeune homme. Le barman, que nous garderons anonyme pour des raisons de sécurité, nous a dit que le jeune criminel lui avait donné l'AK-47

avec lequel il avait tiré « pour des mesures de sécurité ». En fin de compte, le jeune très populaire, en raison de son riche père adoptif et de sa réputation dans les rues ou encore sur Internet, paiera une énorme amende ne serait-ce que pour débuter sa peine. Le braquage de banque n'a laissé aucun blessé, la discothèque a été plus surprise que tout et cette affaire très bizarre sera davantage développée plus tard. Merci d'avoir écouté, c'était […] »

Kinshimao appuie quelque part sur la télécommande, entraînant lentement son regard jusqu’à Bao Lee.

— Mais qu'est-ce que c'était que ça, hein ? Putain, quand j'y repense, je sais que la famille n'a plus toute sa tête, mais toi, mon fils ?

— Papa, je ne suis pas fou. C'est de leur f–

— Tiens, tiens. Alors, on se prend pour une bête des médias ?

— Non, seulement... J'avais raison : c'est eux, ils ont tué Nina !

Kinshimao finit sa coupe de vin rouge et se lève du sofa.

CHAPITRE 26

Quelque part dans l'abri atomique.

Entre en scène le directeur de la propagande, tandis que le roi dynastique se repose sur un fauteuil très luxueux.

DIR. DE PROPAGANDE. — Bonjour, sire. Des nouvelles ?

ROI DYNASTIQUE. — Oui. Nous avons commencé l'isolement, il ne manque plus que l'écroulement de la plèbe.

DIR. DE PROPAGANDE. — Sans électricité, ce sera rapide. J'ai fait tout mon possible pour implanter des idées chez les jeunes comme les vieux. Des vulgaires starlettes aux entrepreneurs les plus chanceux, on en a eu pour notre temps.

ROI DYNASTIQUE. — Bien. Notre dynastie compte une quinzaine d'héritiers, une armée dont des lignes

de défenses, des aqueducs, de l'électricité et bien des moyens de transport. Nous obtiendrons d'ailleurs des cargaisons de nourriture sous peu, car nos moyens de subsistance dans ces abris demeurent superficiels. C'est « à retravailler », comme on dit dans le domaine.

DIR. DE PROPAGANDE. — Parfait ! Donc nous restons à couvert pendant les premières semaines ?

ROI DYNASTIQUE. — Malheureusement, oui. J'ai fait exécuter beaucoup de nobles, riches et serviteurs pour leur manque de pudeur. Cela a servi à montrer que quand on manque de disgrâce…

DIR. DE PROPAGANDE. — Oh, on en souffre, oui. La discrétion : voilà l'attaque du renard. Ils ne comprennent pas que le comportement du renard va de pair avec celui du lion…

ROI DYNASTIQUE. — Bien dit ! Oh, d'ailleurs, la chasse me manque déjà. Les terrains n'y sont pas encore propices.

DIR. DE PROPAGANDE. — Que diriez-vous de faire une partie d'échecs, mon bon roi ? Je pourrais discuter avec vous de mes plans le moment durant.

ROI DYNASTIQUE. — D’accord, mais soyez indulgent envers moi ! Le stress m'incombe beaucoup, ces temps-ci. Ma famille n'est plus que pure discorde. Si je ne renforce ma poigne…

DIR. DE PROPAGANDE, *sortant un chic jeu d'échecs d'un tiroir situé tout près de lui*. — Oh, mais mon cher roi, régner n'est qu'une question de division et de contrôle. Je sais comment diviser la plèbe, et, eh bien, disons que l'homme revient toujours à ses penchants naturels. Suffit de connaître les tons différents où s'harmonisent en chacun

raison et émotions, et par après, tout humain devient un instrument dont on peut jouer n'importe laquelle mélodie.

ROI DYNASTIQUE, *pendant que son sujet place les pions*. — Oh, mais que ferais-je sans vous, mon cher ami ! Vous m'êtes d'une solidarité sans pareille, d'une sagesse, d'une déférence…

DIR. DE PROPAGANDE. — Eh bien, mon roi, c'est parce que j'ai confiance en vous. J'ai toujours cru que l'humanité revenait comme elle repartait, enfermée dans ce cycle de renouveau éternel dont l'issu est, au final, prévisible. Regardez, par exemple, ces gens dans les rues qui se sont toujours cru si avantagés par la technologie… (*Il fait une grimace.*) Quels idiots ! (*Ils rient.*) Et quand je regarde ce pion, je vois quels mouvements il prévoit faire, hypnotisé par son quotidien, marchant dans les

rues, se reposant à la maison ou encore travaillant à ses futiles passions. Vraiment, c’est triste. Je ne porte mon cœur qu'aux plus hauts plaisirs, ceux de la communication humaine. Vous et moi, mon roi, sommes d'une harmonie stable. Voilà ma demeure, et pour ce qui en est du reste, tant pis ! Un jeu est un jeu.

Ils commencent leur partie d'échecs.

CHAPITRE 27

Dans le temple de Sen'Ying, là où sont paisiblement immobilisés les deux jeunes amis, il y a beaucoup de moines. Ceux-ci se déplacent calmement, puis vient un moment où ils encerclent tous, assis, le petit autel sur lequel les deux amis sont couchés. Les sages se mettent à chanter un mantra tous ensemble. Un grand homme à la peau, aux yeux et aux habits totalement noirs, arrive dans la pièce. Les deux amis paniquent, mais sont paralysés. Est-ce la faute de la peur ou de la forêt, qui met tout son poids sur leurs esprits comme disait plus tôt le moine ?

La grande figure obscure s'approche lentement, alors que la douzaine de moines garde son sang-froid. Cette noirceur incarnée tient, par ailleurs, un bol de riz noir. La grande figure fait pleuvoir les petits grains ténébreux partout sur les deux jeunes hommes.

Surpris, ils sursautent comme pris par un réflexe intense les sortant de leur torpeur. Les chants cessent. Plus aucun son, pas un bruit ne refait surface. Seulement les deux respirations saccadées s'entendent. Le grand homme noir a disparu de même que son riz anormalement sombre.

Une fois la panique étouffée, petit à petit, les moines reprennent leurs activités des plus mondaines telles que la culture de petits carreaux de riz ou la méditation. On entend des gongs résonner partout à travers la forêt, tels des claquements de cloches d'églises ou de carillons barytons. Le moine que les deux amis ont suivi plus tôt revient devant eux et leur annonce que la pesanteur de la mort s'est levée. Éberlués, Dai Jia et Chang Chen posent plein de questions. Mais comme le panda qui se taille les dents à quelques mètres du temple, le moine reste

nonchalant. Il leur explique que le moment de leur éveil métaphysique est venu : ils sont prêts à rencontrer l'oracle de la mort.

CHAPITRE 28

L'automne soulève un vent enflammé, ses rémanences encore vives dans l'arbre rouge malgré le printemps situé partout aux alentours. C'est là l'Octroi des Zhou, rougissant de plus belle sous son distant soleil couchant. Dans la gigantesque propriété, Kinshimao apprend que son fils adoptif Bao Lee possède lui aussi une férocité vengeresse à l'égard de la famille dynastique. En effet, sa fiancée, une étoile filante su monde de la chanson, a disparu depuis le lancement du plan dynastique. Bao Lee déclare avoir appris du directeur de la propagande cet enlèvement. Kinshimao, ayant reçu des menaces de mort du même homme dont Bao trace un chemin de la rage, dévoile alors son plan à son fils parce qu'il l'en juge digne.

Secrètement gardée depuis des lustres, la demeure de Kinshimao abrite

en fait une étrange armée de soldats, de sarcophages et d'équipement militaires funèbres. D’après des recherches culturelles faites par les brutes de Kinshimao, ces statues de toutes sortes viendraient d'une ère trop éloignée dans l'histoire des empires Ying-Yang pour être datée. Selon les dires du personnel plus intellectuel de Kinshimao, l’armée de pierre aurait apparemment servi à rassurer un roi qui croyait que son empire ne s'effondrerait jamais. Il croyait être immortel à cause d'une pierre précieuse qu'il aurait trouvée après avoir fouillé de fond en comble la terre entière. Kinshimao et sa petite mafia, après des années de manipulations dans l'ombre à l'insu de la dynastie, connaît désormais les secrets de ces statues : ce sont des corps d'anciens guerriers figés dans le temps par cet ancien roi conquérant. Bao Lee, complètement incrédule devant

l’exposé que lui fait son père adoptif, exige des preuves. C'est alors que Kinshimao et ses hommes de main le mènent au neuvième étage de la tour, déverrouillant à plusieurs un système de sécurité très complexe pour obtenir une toute petite clé. Puis, tout le monde descend au rez-de-chaussée. C'est là que Kinshimao déclare officiellement à ses hommes de main que son fils adoptif a du potentiel, qu'il savait qu'il était trop rebelle pour lui être fidèle avant l'enlèvement de la starlette. Bao Lee acquiesce, il déclare même avoir voulu fuir avec l'argent pour finalement s'échapper dans un autre pays avec sa fiancée à l'orée de l'apocalypse. Kinshimao, à cet instant, ressent toute l'amertume de son fils et lui annonce qu’ils doivent éliminer la dynastie, chacun contribuant à l’opération à sa manière. Bao Lee ne peut qu'acquiescer.

Et alors, les hommes de main de Kinshimao dévoilent un escalier géant en opérant un autre système secret de la demeure. Cet escalier prestigieux mène à un sous-sol titanesque abritant les statues de soldats. Des flambeaux aux flammes dirait-on surnaturelles brûlent. Les flammes semblent colériques ; les cercueils, vengeurs ; les statues, impitoyables. Kinshimao, qui porte toujours une espèce de toge presque à nu dessous, sort un collier qu'il cachait. « Le pendentif du collier, évidemment, c'est la pierre précieuse de l'ancien roi », explique Kinshimao. Cette pierre écarlate, en effet, déferlante de rayons prestigieux, éveille une statue de pierre une fois en contact avec celui-ci.

L'Octroi des Zhou est en fait un héritage de la première dynastie qui, à sa fin, légua au monde une rage éternellement figée… jusqu’à ce jour

même où les deux héritiers désavoués de la dynastie Ying reprennent le flambeau de l'écroulement total, du dernier désespoir.

Le soldat de pierre, à son éveil, ressent la colère qui sommeille à la fois en Kinshimao et en Bao Lee : il ne sait que se prosterner devant eux, dignes héritiers de l'ancien roi féroce et aveuglé par une rage de vivre indicible.

CHAPITRE 29

— On entend les carillons de la mer. Un sciemment des vagues, qui vont et viennent, qui s'accouplent lentement avec le lointain horizon. C'est quelque chose qui est donné, pas pris, vraiment.

— Bien dit, l'cap'taine ! J'm'en vas vous verle c'te levoi, et pis le vent tirasor sans tedou !

— Fort bien, mousaille ! Qu'est-ce c'est que vous senpez de ce rancou ?

— Favorable, capitaine ! La mer se dévoile comme une fleur sens pétales !

Le goût salé de l'océan demeure même dans la mer de Jin. Ses débouchés sont rares et presque exclusivement dans le secteur nord-est de ce sur quoi elle se repose. À bord du Mondrian, bateau volé et géant, la bande d'hommes met le cap vers le sud-ouest, devant se rendre à la destination

la plus éloignée depuis l’entrée des plus grands océans terrestres.

— Pitaine ! Y’a les temalos qui leuvent plus d’anroges !

— Tileinu ! Nous quitterons la mer dans quelques jours jàdé.

— Sementheureu. Ils n’attendent plus.

En effet, les matelots les plus faibles, surtout de nouveaux, ne peuvent pas s’empêcher de dévorer ce qui se trouve dans les cales du prestigieux Mondrian.

— Bon. Je vais ler-al à ma bineca pour criré.

— Oui, cap’taine !

Et alors le grand homme quitte le gouvernail.

CHAPITRE 30

04/01/00

Nouveau journal d'expédition, nouvelle ère considérée par les gouverneurs d'Orange. Cette livraison pourrait faire notre fortune. Parfois seulement, quand je me lève le matin, j'ai envie de tout balancer à la mer. Je ne fais pas confiance à notre gouvernement et encore moins à cette damnée Encaste. Tous nos beaux fruits, délicieux, devraient leur être livrés dès maintenant ? Et pourquoi, une pelletée de pognon ? C'est absurde. Toute cette entreprise est absurde. Ils savent qu'ils entreront en guerre un jour où l'autre, alors pourquoi ne pas commencer dès maintenant ? La dynastie est à son plus faible. Autant en profiter, que je dis ! Nous arriverons à beau port sous peu. Cela me choque encore de songer au fait que nous ayons navigué pendant plusieurs semaines après le

recrutement après plusieurs jours de discordes entre les nations. Tout ça, pour rien : les gouvernementaux d'Orange ne savent pas comment gérer leur nation, ils préfèrent payer des taxes d'intimidateurs, de vrais hommes. La nation a oublié sa fierté. C'est pour cette raison, heureusement, que je suis devenu pirate. Pas question de se laisser gouverner par une bande de tatas qui font confiance à des mercenaires comme nous. Un des premiers principes de guerre que mon maître m'avait appris : ne jamais faire confiance aux mercenaires pour les grandes entreprises. Je compte bien, malgré toute notre dédication à ce voyage depuis des semaines déjà, montrer à notre « gouvernement » en quoi cette leçon est légitime…

Ça nous ferait un peu de bien, jouer la divine comédie.

CHAPITRE 31

Dai Jia et Chang Chen se trouvent devant l'oracle du temple, Zara. C'est là une jeune femme, à peine adulte, située au beau milieu de nulle part. Elle méditait dans un presque gouffre, assurée de sa sûreté malgré l'environnement pleinement sauvage et à distance du temple. La jeune femme ne les a même pas encore vus, mais déjà, les yeux encore fermés, elle prononce son verdict :

« Vous, qui êtes venus jusqu'ici. Vous, qui ne savez guère comment ni pourquoi. Vous apprendrez que le chemin de la vie se forge autant qu'il coule comme une douce rivière. Les enseignements du premier sage de notre belle et ancienne nation demeurent sur cette terre, mais le Ying et le Yang sont d'un conseil premier : oubliez tout ce que vous savez. En sentant votre présence s'approcher

d’ici, j’ai eu la vision d’un homme. Cette vision, figure des ténèbres et du non-repos de la mort, s’appelle ‘’Anki’’. J’ignore quel fut son rôle dans la vie, mais dans la mort, il vous a servi de guide spirituel, de précurseur à la fortune que vous atteignez en ce moment même... Vous, qui êtes venus jusqu’ici. Vous, qui ne savez guère comment ni pourquoi. Vous prendrez le chemin de la mort, sentirez le pouls de la vie battant sur votre pathétique chair, et vous apprendrez comment le Ying-Yang est un cycle et non pas un vulgaire jouet avec lequel les vivants croient jouer sans savoir qu’ils sont en réalité ceux qui sont manipulés. À toute lumière, les ténèbres. À tout blanc, le noir. À tout destin, la liberté. Faites de vos vies la plus belle des morts, considérez comment votre chemin se trace. Ensemble, nous trouverons en quoi cet ‘’Anki’’ convoque vos êtres. Ensemble, trouvons votre pouvoir

métaphysique et trouvons le Ying et le Yang. »

CHAPITRE 32

Bao Lee mange du riz. Il vide la dernière moitié du verre qu'il avait déjà commencé à boire, prend ses baguettes et les plantes tout droit dans son repas avant de finalement figer du regard. Le riz brun lui semble noircir. Kinshimao le sort de sa transe :

— Hé. Hé. T'as pas à être triste, mon gars. Le monde n'est pas en train de tomber ou de virer à l'envers. Le monde a toujours marché de la même manière. Les idiots seront toujours des idiots, et si on pense toujours de la bonne manière, on finira toujours par les avoir. N'est-ce pas ?

— Ouais, p'pa… C'est juste que…

— Si tu veux retourner dans ton pays natal auprès de tes parents biologiques, je peux t'arranger ça. Après tout, ce sera bientôt la guerre, ici. Si ça ne l'est pas déjà…

Lee fixe encore son riz. Il ferme les yeux, se plaçant une main sur la tempe. Il est déjà assez vieux pour quitter le nid familial, donc qu'il aille où que ce soit, ce qu'il cherche et cherchera toujours est une vraie famille. Un endroit propice à l'appartenance, du moins.

En mangeant son riz, Lee sent ses glandes salivaires se dépêcher, son cœur palpiter. Il pense à son vol de banque, sa croisade en voiture, ses armes à feu. La richesse, son cœur, son amante… Tout lui donne une étrange envie de vivre et de mourir en même temps.

— Inutile de dire ça, p'pa. Je vais rester ici. Je suis bien, ici. Enfin, nous avons des comptes à régler, ici, pas vrai?

CHAPITRE 33

Le ministre de la propagande et le roi dynastique prennent un verre, assis chacun sur un sofa différent. Le roi sirote lassement sa boisson. Le ministre parle :

— C’est un beau jeu, les échecs. Les murailles semblent ne pas durer, mais elles dureront. Une retardation du plan ne peut rien changer, quand on a la résolution d’un pilier de fer. Un chevalier qui continue, sans se plaindre. Un jeu du temps insuffisant pour reprendre chaque erreur là où elle a commencé. Un jeu pour perdre parmi les damnés, et se relever parmi les champions. Commencer un coup, regarder le terrain comme il faut quand les adversaires s’approchent. Bâtir une ligne de défense appropriée à la situation, ne jamais se laisser berner par les unités qui s’éloignent du terrain. Tenter, non, prévoir les

attaques surprises. Faire une défense, c'est-à-dire une ligne de défense qui est elle aussi défendue. Créer une ambiance, berner son adversaire. Lui faire penser qu'il est dans l'avantage décisif sans pourtant laisser paraître sa stratégie : là est une réelle difficulté de la chose. Il ne faut pas laisser transparente sa défense, mais il ne faut pas non plus la cacher de manière excessive. C'est là un problème particulier qui requiert une précaution presque maladive. Il faut être instinctivement habitué à ce genre de situation pour passer à travers avec succès, car si on a un nœud dans la gorge quand vient le moment de revendiquer un faux plan, par exemple, il ne servira à rien d'avoir mille mots ou expressions : l'instinct de tout chasseur s'aiguise devant une fausse posture, un faux mouvement, un regard défaillant ou une baliverne trop insensée. Plein de choses sont à observer avec attention

et soin, et c’est pourquoi la communication s’avère aussi importante à travers toute partie qui se veut purement plaisante. Toute communication sert de clé à une porte précise, à chacun possède son propre trousseau de clé dompté spécialement pour un type de jeu adéquat à une telle ou telle personnalité, voire même une image de personnalité chez les professionnels. Chaque regard compte, et c’est bien cela qui évoque la crainte et l’abandon excessif. Tout jouer d’une grande malefortune ne se voit pas nécessairement dompté au sens classique du terme ; la destruction totale de l’espoir ne crée pas nécessairement la victoire. La vraie jubilation, c’est de combattre un adversaire de taille, sinon d’une volonté supérieure à la sienne, de sorte à ce qu’au moins un domaine du jeu de la vie soit opportun, fertile à un quelconque apprentissage. L’adversaire

réellement vaincu est un bon perdant ; d'où le mauvais perdant, un nihiliste créé par une volonté négative à la nôtre. En termes de compétition, le nihiliste total, le vrai perdant de toute valeur vitale, se délaisse de l'esprit de compétition et chercher plutôt à gâcher la vivacité du jeu, à ne pas participer, à ne pas mordre aux hameçons ou pièges qu'on lui tend ou encore, et finalement, à ruiner la partie en s'y engageant de manière à la rendre déplaisante. Voilà la vraie capacité du nihiliste : annuler, ce qui serait plutôt en temps normal la validation de la volonté. Bref, assez parlé d'échecs. Je vais me reposer…

Le ministre de la propagande se lève et finit sa boisson d'un même trait pendant que le roi demeure silencieux.

— Donc tu penses que l'Encaste ne succombera pas aux attaques de ses ennemis ?

— Je ne le pense pas, dit le ministre, je le dis à tellement de gens qu'ils le pensent pour moi. Moi, je ne pense qu'à jouer.

Et le ministre de la propagande sourit d'un sourire jeune et rayonnant au roi. Il ne peut qu'y succomber.

CHAPITRE 34

La forêt Sen'Ying s'afflue de soldats à la peau grise et dure. Ils traversent les lieux sans peur, sans crainte. Leur regard vide scrute les créatures anormalement longues et sauvages. Des araignées géantes cessent de manger le corps d'un regard, fuient les parages. Les statues de pierre continuent leur chemin vers le temple. L'invasion sera sans doute facile pour eux, qui n'ont qu'un instinct les menant à la destruction ou à la soumission d'un maître. Ce maître, dans ce cas-ci, est Bao Lee. Il traverse aisément les environs, observant ce que peu d'hommes ont observé avant ce jour.

Les statues consument des idées noires, elles dévorent le jour et masturbent la mort par leur seule présence. Le combat contre les moines du temple des défunts ne peut donc que

s’harmoniser à l’ambiance qui s’impose peu à peu partout dans les alentours.

Bao Lee a un plan : découvrir les secrets gardés par les amis du moine qui s’est enlevé la vie devant son père Kinshimao. Les brindilles qui croissent dans les craques croupissent et craquent sous les pieds de la petite escouade.

Qu’est-ce qu’un moine pourrait bien cacher à un homme quelconque, aussi vertueux ou vicieux soit-il ? Lee est persuadé qu’un culte se cache dans la forêt, un culte pervers qui doit sans aucun doute former une alliance avec d’autres gens, une tonne de gens qui pourraient le mener à ceux qui ont exécuté sa fiancée alors qu’il allait tout juste quitter le pays, s’amuser ou tout simplement aimer quelqu’un comme il se doit, comme il le faut. Les mains de Lee tremblent un peu malgré son envie, son courage, sa témérité. Mais les

mains du jeune homme se resserrent à la vue des sabres de pierre des statues mouvantes.

Cette soirée-là sera mouvementée, oui ; mouvementée.

CHAPITRE 35

Deux hommes vêtus de noir se promènent dans un centre commercial. Chacun affublés d’un fusil, ils rigolent en s’imaginant trouver les mouches qui font écho partout dans le complexe.

— Impossible. Tu en serais incapable.

— Mais si ! Flinguer une mouche, ça s’est déjà fait, j’en suis certain. Sinon, pourquoi l’expression « tuer une mouche avec un bazooka » existerait ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit exact. C’est une hyperbole.

— Bon, eh bah, ras-le-bol ! On va se prendre une barbotine. De toute manière, elles se déplacent sans cesse et ça me fait chier.

— Tu crois que les machines tiennent encore debout ?

— Ne plaisante pas. C’est seulement un peu de peur qui empêche les gens de continuer à magasiner. Ici, ça n’est pas l’anarchie totale. Le centre est fermé, mais il n’est pas « brisé ».

— Donc, il est où, le boss ici ?

— Pas besoin de se presser. Il arrivera quand on aura trop foutu le bordel. Il y a des caméras ici.

— Bon, alors je suis prêt pour la barbotine. Ou une crème glacée. Kinshimao sera heureux d’apprendre que la ville retrouve son rythme plutôt ennuyeux.

— J’me demande si les équipes au sud de la région s’emmerdent autant que nous.

Les deux jeunes hommes de main marchent vers les délices glacés, pas le moindrement soucieux du monde.

CHAPITRE 36

Les deux hommes vêtus de noir se promènent dans les environs. Ils se trouvent à Ko-Hong, région officiellement déchue du contour de la mer de Yang, au sud. Cette région est là où se situe le grand Consort, où des décisions historiques ont été prises. À l'ouest, dans la région de Ko-Hong, il y a le fameux Octroi des Zhou ; au centre, le Consort ; au Nord, le grand lac Ming ; au nord-ouest, la forêt de Sen'Ying ; à l'est, tout est détruit par les manifestations de citoyens et c'est un combat perpétuel pour la survie entre les gens ; au sud règne l'anarchie, s'empirant de plus en plus en s'enfonçant dans la direction, jusqu'à aboutir à la région agricole de Ko-Hong, qui est devenue une commune anarchiste gigantesque, les plus extrémistes prenant refuge le plus loin possible. Complètement au nord de Ko-Hong, il semble y avoir un restant de citoyenneté dû au fait que la mer borde

cette partie de la région. Cependant, rien n’est sûr.

Les deux mafieux ont fini leur rapport. Ils le remettent à Kinshimao. Ce dernier sourit amèrement.

— Merci, les gars. C’est malheureusement à nous que revient le fardeau de gérer la région si personne n’est là pour le faire.

— C’est comprenable, patron. Nous sommes obligés de faire le sale boulot, comme d’habitude.

— Ne dis pas ça, Kiev (c’est le mafioso blond et petit, vêtu d’un costard blanc et d’une cravate noire). Prends exemple sur ton ami Nikov (le mafioso habillé en costard noir avec un nœud papillon rouge).

— Je ne suis pas un exemple, patron. Le boulot me démoralise, ces temps-ci. Je crois que je pourrais bien me prendre une petite semaine de repos, même.

— Pas question. Venez, on va dans l'hélico.

Ils embarquèrent tous les trois dans l'hélico. Il y avait d'autres mafieux avec eux, tous munis d'armes. L'hélico vrombissait à souhait, mais un bruit strident perça la barrière du bruit.

— Patron ! Regardez ! Cette fille se fait attaquer !

— ATTENDEZ, PILOTE ! ON DESCEND !

L'hélicoptère se repose à terre.

Une petite clique de trois citoyens harasse une jeune femme. Kinshimao prend l'initiative et saisit le fusil du chef de la petite bande. Ainsi, il ne menace plus la fille. Mais il reste deux autres rôdeurs, tous les deux avec des fusils. Kiev voit que son patron est menacé par l'un des deux fusils et que la fille est menacée par l'autre. Kiev le blond saisit le chef de la bande qui a été facilement décelé par Kinshimao et

il le menace à point blanc de son arme. Le chef panique et se met à l'implorer de ne pas le tuer. Les deux autres membres de la bande se mettent sur les nerfs. Nikov prend son fusil et tire une balle sur l'homme qui menace son patron : il se fout de la vie de la fille tant que son patron est en sécurité. La balle rate et le tir incite le malfrat à tirer sur Kinshimao et sur Kiev. Le malfrat s'élance, lève le chien de son revolver et tire sur Kinshimao, qui prend couvert derrière une benne à ordures. Kiev tient encore le chef de la bande, reconnaissable par son attirail et son équipement qui était plus sérieux que les deux autres. Le chef de la bande tente de déjouer Kiev. Ce dernier lui tourne la tête si loin qu'elle fait un gros « crac ». Le chef est mort. Voyant son chef mort, celui qui avait tiré sur Kinshimao remet le chien en position et tente sa chance sur Kiev. Kiev dégaine son arme et tire sur le malfrat, qui tire en même temps que lui. Kiev n'est pas

touché parce qu’il a fait feu et a déconcentré son ennemi juste à temps. Kinshimao sort de sa couverture et braque son fusil sur l’innocent malfrat qui regardait la scène se dérouler devant ses yeux ébahis. Kinshimao fait feu, mais la distance semble tendre vers un raté. La balle touche ! Le malfrat se rue au sol. Kiev veut se venger de son adversaire, alors il tire sur lui. Le malfrat esquive le coup et tire droit dans la tête de Kiev.

— MERDE ! KIEV !

— Non… NON ! fait Nikov. Il recharge son fusil (il avait tiré entre-temps) et tire toutes ses balles sur celui qui a tué son acolyte. Une balle touche l’épaule de l’ennemi.

— IL A TUÉ KIEV ! fait Kinshimao.

La femme crie à l’aide tandis que l’autre malfrat la détient avec son arme.

— Il faut venger Kiev, venger Kiev, je te dis.

Nikov recharge son arme. Le bandit qui avait tiré vers Kinshimao tente de faire feu sur Nikov, mais ce dernier a rechargé trop vite : il lui tire une balle dans le torse, puis une dans la tête.

— Merde ! fait le dernier malfrat. Si vous bougez, je tue la fille !

Kinshimao reste paralysé derrière sa cachette. Il ne veut pas que la fille meure. Mais c’est une autre histoire pour Nikov…

— JE VAIS EN FINIR AVEC TOI, ENFOIRÉ !

— TANT PIS POUR ELLE, ALORS !

La femme se débat et réussit à frapper le malfrat quand soudain un coup de feu de sa part éclate. Nikov fait encore feu sur lui. Nikov le touche grièvement et le malfrat perd connaissance.

— Oh, mon dieu ! pleure la femme.

— Venez, vite ! sortons d’ici, dit sérieusement Kinshimao.

— Venez-vous dans l’hélicoptère ?

— Oui…

La femme embarque. Le temps passe et l’hélicoptère des mafieux finit par s’élever haut dans le ciel. La femme est la cadre impériale venant de la tour du Consort.

CHAPITRE 37

Hana s’approche du roi Ying.

— Ô, père ! Quand serons-nous libérés de cet enfer, de ces gens autour de nous qui ne veulent que nous protéger sans se rendre compte qu’ils nous pourrissent la vie ! Je me sens lasse, toute rabaissée par ce qui se passe. Je me sens visée, je me sens faible. Est-ce

vrai que les gens dehors nous en veulent ? Est-ce vrai ?

— Ma chère fille… Fais comme tes sœurs et fais-toi. Nous vivons dans des temps difficiles et il nous est impossible de passer plus loin la loi divine qui nous est imposée. C'est tout.

— Mais… père…

— Pas de mais ! Tu es légitime, l'es-tu ? Ne l'es-tu pas ?

— Que voulez-vous dire, père ?

— Tu es de sang royal, non ?

— Pourquoi est-ce important ?

— Cesse de gémir. Tu es de sang royal. Tu dois assumer tes responsabilités.

— O… Oui, père.

Hana pleure. Elle est désolée. Son « rôle de femme » est de se taire. C'est cela que son père lui inculque.

Maintenant, des soldats vêtus d'armures incroyables passent devant Hana. Le roi les salue chaleureusement. Il est prêt pour l'invasion, l'invasion de son propre pays au nom de son association : l'Encaste.

— Hana.

— Q… Quoi ?

— Salue tes soldats. Ce sont tes soldats à toi aussi. Ils servent la patrie.

Hana les salue. Mais les soldats restent de marbre et sans vie. Ils sont comme noyés dans un autre monde complètement, comme si ils embrassaient un appel tout autre, une divinité au-delà de leur propre compréhension. La guerre fera probablement des ravages incroyables. C'est ainsi que le monde va, c'est ainsi que le monde roule, flottant dans l'espace.

Hana est enfermée dans un bunker géant. Elle est emprisonnée dans une

arène de combat dynastique, mais elle ne le sait pas exactement : dans les loges du bunker, la famille Ying a des comptes à régler avec elle-même.

L'une des sœurs de Hana entre dans la salle du roi avec un pistolet. Elle se suicide devant le roi.

— OH, MON DIEU !

— Qu'est-ce qui lui a pris ?

— P… PÈRE, ELLE EST MORTE !

— Je le sais, espèce d'idiote ! Argh… ramassez le corps de cette gamine innocente et incroyablement stupide.

— Papa… Je veux dire, père…

— Ma fille, vois-tu ce corps sans vie ? C'est celui d'une femme qui ne sait pas quelles sont ses priorités. Elle était mêlée. Elle était idiote. Ne sois pas comme ta sœur et apprends à te tenir en place. Apprends à contrôler tes appétits, connais tes péchés. Ainsi, tu

seras une fille de marbre, de fer, comme mes soldats. Tu dois supporter le fardeau de la vie, c'est moi qui te l'ai donné. Pour moi, un de mes enfants qui se suicide, c'est une honte, UNE HONTE !

Hana pleure, elle ne peut pas s'en empêcher.

CHAPITRE 38

Il se déroule un magnifique pique-nique dehors. Enfin, hormis les hélicoptères, les soldats qui passent, les hommes d’affaires et les fonctionnaires déconcertés, le paysage est joli. Le ciel est bleu, des oiseaux chantent.

Tomiée et Attila pique-niquent ensemble sur le gazon très vert. Tomiée est heureuse. Son corps de jeune femme pétille encore. Ses yeux explosent d’activités qu’elle a en tête. Attila, quant à lui, est plus reposé. Il est gêné et hésitant.

— Dis, Tomiée, tu trouves pas que ces gens sont tous très banals ?

— Je crois que oui.

— Ouf.

— Quoi ?

— Je suis juste heureux que tu sois du même avis que moi. Mon père adore les soldats, alors… je croyais que… Je ne

sais pas, mais je croyais que tu les aimais aussi. Quand j'étais plus petit, je les considérais comme une source d'inspiration, mais plus maintenant. Je les considère comme de la pâte à modeler que ma famille manipule.

— Je suppose que tu as raison. Ils sont très manipulables. Mais cela ne fait pas d'eux de mauvaises personnes. Ils sont juste banals.

— Servir… quel défi. Quel exploit, quand même. Mais…

— « Mais » quoi ?

— Mais bon !

— Hihi.

CHAPITRE 39

MOINE. — Bonjour à vous cher dragon.

HONG GILDONG. — B’jour. Ça va bien ? Un café, du thé ?

MOINE. — Du calme, du calme. Je ne viens pas pour vous annoncer de mauvaises nouvelles.

HONG GILDONG. — Alors, qu’est-ce qui vous emmène ici ?

MOINE. — Eh bien, voici deux jeunes qui risquent fortement de vous intéresser.

HONG GILDONG. — Pour quelles raisons ?

MOINE. — Ils ont passé le rite des ténèbres. Leurs noms sont Dai Jia et Chang Chen.

HONG GILDONG. — Très bien. On m’en avait glissé un mot, mais je voulais juste en être certain. Vous

manipulez donc la réalité, jeunes métaphysiciens ?

DAI JIA. — Oui ! Regardez mon sabre de bois. Avec celui-ci, je peux couper une barre de fer !

HONG GILDONG. — Très bien. Et toi ?

CHANG CHEN. — Je peux devenir invisible, mais je deviens aussi aveugle quand je deviens invisible.

HONG GILDONG. — Parfait. Alors je vous recrute. Bienvenue chez les dragons. Nous sommes une bande d’anarchistes. Notre commune se comporte très bien en ce moment. Nous avons même des informateurs de la région du Consort et de celle où les royaux se sont dirigés.

DAI JIA. — Wouah.

CHANG CHEN. — ‘Fallait s’y attendre, Dai. Bon, notre mission ?

CHAPITRE 40

10/01/00

Nouveau journal d'expédition, encore une fois, c'est le capitaine à la barre. Je suis en train de me demander si notre opération se déroulera bien. Nous avons échangé tout le stock de nourriture, toutes les cargaisons en offrande de ravitaillements pour la dynastie Ying. Nous avons tout échangé au sud-est de la mer de Yang contre des armes. Nous sommes littéralement armés jusqu'aux dents.

Nous allons aborder les points les plus importants de la résistance asiatique. Nous pourrons ainsi faire triompher le pays d'Orange ou le faire entrer en guerre et périr. Les deux options sont bonnes pour nous, pirates d'Orange. J'ai envoyé un oiseau portant le message de notre révolte une fois posés sur terre au sud-ouest. Notre équipage a récolté des informations sur les réseaux de gens et les associations qui

se forment dans ce pays chaotique. Selon moi, ils (les asiatiques) n'ont aucune chance de s'en sortir sans en payer le prix du sang. C'est une bonne chose. Cela fera d'eux un peuple plus fort. Il sera plus sélectif à l'avenir et ne laissera pas de gros hommes bidons comme l'empereur de la dynastie refaire surface. Ce sera la loi du plus fort. Eh bien, nous, pirates, adorons la loi du plus fort.

Les plus forts d'Orange résisteront. Les bureaucrates mourront et les vrais hommes et femmes, bien sûr, vivront. Sinon, à bas Orange ! Tant pis ! Et c'est la même chose pour le pays de la mer du Yang. S'ils ne sont pas assez forts, ils mourront et il en sera mieux ainsi. C'est pas mal tout ce que j'avais à dire.

Mon équipage souhaite préciser le fait que nous arriverons chez les Ying dans peu de temps. Nous les détruirons, j'en suis certain.

CHAPITRE 41

La cadre impériale boit du thé, assise confortablement dans son bain. Elle ne pourrait pas être mieux servie. Pendant ce temps, Kinshimao semble gronder son fils quelque part d’autre dans l’Octroi des Zhou. La bâtisse est énorme. Elle possède une prestance presque menaçante la première fois qu’on la voit. La cadre impériale est une belle femme. Un peu comme la tour l’a impressionnée, elle croit impressionner Kinshimao avec sa prestance à elle. La tour pourrait être une allégorie pour le sexe de son propriétaire, qui sait ? Non, non, il faut se retirer ces idées de la tête, pense la cadre. Mais elle est attirée par Kinshimao. Il est tout de même beau avec son début de barbe. Il est d’un beau blond-brun, d’un mélange des deux. La cadre impériale a toujours cru que les hommes de haute position sont les meilleurs à croquer, comme des pommes interdites. C’est en partie pour

cette raison qu’elle s’imaginait occupant une bonne position lorsqu’elle était plus jeune. Mais des hommes importants, il y en a des tas qui ne sont pas attirants. Et encore pire, il y en a des tas qui lui sont inaccessibles et pourtant, qui sont jolis, beaux à croquer.

La cadre impériale soupire. Elle connaît Kinshimao de nom, et si elle lui dit qu’elle vient de la tour du Consort, elle sait qu’il la niera et la rabaissera. Elle sait qu’il n’aime pas ses frères et sœurs du Consort, qu’il tentait de s’en séparer. Qu’aurait-il à faire d’une jeune femme comme elle, si peu importante, si peu enivrante par sa position de travail si moindrement majestueuse ? Elle soupire encore, la coupe de vin à la main (cette dernière étant une gracieuseté des hommes de Kinshimao). Dehors, il y a plusieurs paysans et citoyens qui habitent dans les quartiers généraux de l’Octroi des Zhou. Ce sont des réfugiés de la mafia,

étrangement. Ils sont prohibés d’entrer dans la tour, ce qui est encore plus étrange aux yeux de la jeune femme qui se situe dans celle-ci en ce moment même.

Soudain, la jeune femme entend des bruits de pas. Ils s’approchent de la salle de bain. Elle rougit à l’idée de voir Kinshimao, mais elle reprend ses esprits et se dit que c’est probablement aux hommes de main qu’elle fera face sous peu. Ils la jetteront probablement dehors lorsqu’elle sera remise du traumatisme que les anarchistes lui ont causé. Elle en aura des terreurs nocturnes, elle, qui n’est qu’une femme d’affaires. Bref, elle se lève du bain lorsque ça cogne et dit un bon « j’arrive ».

C’est alors qu’elle entend la voix de Kinshimao dire « Ah, cette jolie femme… » Elle se rassied dans le bain brusquement. Son cœur bat la chamade. Elle ne sait plus trop quoi

faire. Un plan lui vient en tête : ouvrir la porte à Kinshimao, là, tout de suite, dans cet état. Ce plan lui paraît absurde, elle le rejete. Puis elle y repense, s'imagine se rhabiller et revenir à la normale. Descendre de la tour. Joindre les campements de gens désespérés parmi les régions anarchistes. Elle est dégoûtée à cette idée. Elle se rappelle un philosophe qu'elle avait lu il y a longtemps, dans le temps de ses cours à l'université, et ses mots lui reviennent en tête : « l'être humain est libre de faire des choix et de prendre des décisions. Il peut choisir ce qui lui plaît. » Alors elle se relève, nue, toute nue, et marche lentement vers la porte de la salle de bain. Elle sait qu'il se trouve derrière la porte. Elle attend un peu. Le bruit des gouttes d'eau tombant de son corps nu sur le sol l'excitent. Elle ouvre finalement la porte.

Pfiou. Comme un grand soupir de soulagement, la pointe du fusil

silencieux traverse la tête de la jeune et belle femme. Le directeur de la propagande sourit. Il fait rejouer son enregistrement de la voix de Kinshimao disant que la cadre impériale est une femme magnifique.

« Il ne savait sans doute pas qu'elle était cadre impériale », se dit le directeur de la propagande. Nonchalant, il traîne le corps jusque dans le bain et essuie les traces de sang. Il recharge son fusil silencieux et repart. Lui aussi a entendu Kinshimao et son fils argumenter.

CHAPITRE 42

HONG GILDONG. — Notre mission est de protéger cet homme.

DÉPUTÉ. — Oui, protégez-moi ! Bordel de merde, tout le monde veut ma peau !

DAI JIA. — Hé ! Mais je vous reconnais ! Vous êtes le député de la tour, non ?

DÉPUTÉ. — O-Oui. Tout le monde m’en veut parce que je servais le gouvernement. Ils veulent ma tête, je vous le jure.

HONG GILDONG. — Cet homme sait comment gérer un peuple, bien qu’il n'y paraisse pas le savoir. En fait, nous aurons besoin de lui pour accomplir des fonctionnalités dans la commune. Mais même des gens de la commune ne supportent pas les anciens fonctionnaires. Donc on se doit de le garder ici, dans cet endroit.

DÉPUTÉ. — Quoi ? Je vais devoir rester dans ce trou ?

DAI JIA. — Contente-toi d'être en vie, bonhomme !

DÉPUTÉ. — Aouch, mon égo.

DAI JIA. — Hahaha ! Je plaisante. En fait, c'est vrai que ça craint un peu, dans cette tente.

DÉPUTÉ. — Bon, alors on passe le temps ici ?

HONG GILDONG. — Oui. Tu vas nous aider à donner des ordres et à gérer les affaires prioritaires. Tu nous seras d'une grande aide

DAI JIA. — Vrai.

HONG GILDONG. — Nous avons aussi un deuxième garde du corps pour toi, mais il est caché sous ma discrétion. Tu le verras lorsque les temps seront plus difficiles, je suppose.

DAI JIA. — Vrai.

CHAPITRE 43

Bao Lee s’assied. Il se relève, se rassied. Il est envahi par une colère immense. Toute sa vie, il s’est senti ostracisé de la société parce qu’il n’est pas de la même ethnie que les autres. Mais ce n’est pas spécialement cela qui le frustre, pas aujourd’hui. Sa copine, ou plutôt son ancienne copine, est morte. Il vient tout juste de l’apprendre. Elle est disparue, plutôt. Mais le gouvernement l’a exécutée. Elle avait trop d’influence sur les médias et s’apprêtait à lancer un appel aux citoyens. Bien sûr, la dynastie ne l’aurait jamais laissée faire. La famille dynastique ne laisse pas passer les petites starlettes. Elle ne laisse pas passer les messages autour du monde. Elle est l’Encaste, l’Encaste du monde. « Sans cette maudite dynastie, tout serait meilleur », pense Bao Lee. Mais il vient de leur famille, elle l’a élevé. Bao Lee a déjà vu l’empereur, il le reconnaîtrait n’importe quand. Il a

aussi déjà vu ses frères et sœurs de l'empire. Il est capable de tous les identifier. Il apprête sa liste noire et demande des statues à son père. La mafia de Kinshimao lui a appris la mauvaise nouvelle, la mort supposée de la jeune femme. Elle était belle.

Kinshimao désespère. Son fils (adoptif) ne l'écoute plus vraiment. C'est le chaos dehors, il n'y a presque plus rien à faire. La populace se meurt.

Le ciel est gris et calme. Il gronde et annonce son arrivée. Il veut que l'on sente sa présence. Le ciel tonne du pied et sacre du poing. Il gronde à nouveau et bientôt, il pleut sur la populace de réfugiés et de mafiosos. L'Octroi des Zhou récolte les eaux de la saison. La piscine est terne et peu attrayante. Bien que cela se fasse parmi des calomnies et des injures, Kinshimao sort dehors en shorts et il va se baigner. Les éclairs apparaissent, puis disparaissent. Dans la tour, des mafieux

s’affolent devant le corps inerte de l’invitée de Kinshimao. Ce dernier ne l’entend pas, mais le coup de feu a bel et bien lieu lors du coup de tonnerre. La tête de Kinshimao, percée d’un trou, tombe à l’eau. S’ensuit son corps, lié à cette même tête. S’ensuit le sang. Peu, puis beaucoup de sang. Kinshimao est mort exécuté avec brillance au moment exact où son fils quitte les lieux. Le corps de Kinshimao flotte au moment où les mafiosos arrivent pour l’avertir de l’intrusion d’un assassin. Tous les réfugiés des alentours sont déjà affolés depuis qu’ils ont remarqué le corps flotter, chose drôle, quelques minutes après sa mort. Comme l’automne, le sang se propage et rougit les alentours. Il est fluide, fort d’impression bien qu’éphémère. Le collier rouge s’allume, étincelant et flottant près de la poitrine à laquelle il est attaché.

La rage de Bao Lee s’accumule encore. Il ne sait pas ce qui vient d’arriver à son père. Il ne sait pas, de la

vue d’un oiseau, qu’on aperçoit une silhouette d’homme étendue sur la douce eau contente et rougie. Il ne sait pas que les gens sont devenus encore plus fous, mais il est déjà fou furieux.

CHAPITRE 44

Les pirates s’en viennent. Ils ont jeté leur nourriture à l’eau pour ne pas craindre et retourner d’où ils viennent. Ils ont fait un bon bout de chemin pour en arriver là, mais ils sont devant les bunkers de l’Encaste. Les voilà, arrivant devant des tonnes de soldats en armures lourdes. Les soldats les voient et commencent à les asperger d’un gaz étrange qui rend ses victimes badaudes et béantes. C’est comme s’ils leur jetaient un handicap au visage. Les victimes du gaz s’effondrent après un moment. Les pirates sont horrifiés. Le groupe de survivants trouve une cachette non loin des bunkers. Ils sont encore nombreux. Mais les membres de l’Encaste sont de peu, et pourtant ils sont preux et pas du tout dominés. Une fusillade a lieu. Le capitaine est touché. Il finit par tomber au combat. Des renforts arrivent. Pour l’Encaste. C’est un vrai massacre. Les pirates sont exterminés, ou enfin, presque tous

exterminés. Il y a une bande de pirates qui a réussi à s’infiltrer dans un des bunkers pendant que les renforts sortaient. La petite bande avance. Les couloirs sont métalliques, il y a des échos un peu partout. La noirceur se fait de plus belle. Ils avancent encore. Soudain, les bulbes de lumière éteints éclatent. Les pirates s’affolent en jurant et courent là où ils le peuvent. Le dernier pirate restant entend des explosions organiques, voit des entrailles passer devant lui. Il y a du sang partout. Un monstre. Il y a un monstre dans les parages. Le pirate réussit à se cacher. Il est le dernier pirate en vie. Il pleure dans la boîte de vêtements dans laquelle il s’est caché.

CHAPITRE 45

Tomiée retourne dans son bunker. Elle se dirige vers son papa. Il est gros, gras, dans un bel uniforme. Il est généreux dans sa forme. Pour elle, il l'est aussi dans son fond. Elle se fait cajoler par son papa et il lui dit des mots d'amour. Son père est un pervers, mais elle ne s'en rend pas compte. Il a une érection. Elle est jeune, trop jeune pour lui. Et c'est son père. Son père, c'est l'empereur. Il a des vices cachés et il ne les révèle à personne. Il a secrètement violé plusieurs de ses filles et entretient des relations avec celles-ci. Mais pas avec Tomiée. Bien que son jeune âge ne le dérange étrangement pas, il y a quelque chose en elle qui fait de sa personne une créature pure et saine. Il ne veut pas déroger cette pureté. Il se sert un verre de whisky. Le chef de la propagande rentre enfin de sa mission. Il est accompagné de deux soldats en armures.

— Tomiée, ma petite enfant, je dois parler avec mes amis.

— Ces soldats ne sont pas tes amis, papa.

— C’est vrai, tu as raison. En fait, l’homme entre ces deux soldats est mon seul vrai ami.

— Vous me touchez, sire.

— C’est vrai ? Moi, ne suis-je pas ton amie, papa ?

— Bien sûr, ma chouette. Je parlais de mes employés. Je n’ai pas vraiment d’autres amis qui sont mes employés, non ?

— Ah, je vois. Bon, eh bien, tant pis. Je retourne voir Attila.

— D’accord, ma fille. Au revoir, hihi.

— Salut, papa !

Elle s’en va.

— Alors, cher ami, j’espère que tu m’apportes de bonnes nouvelles.

— Bonté divine, chef. Vous êtes gentil, de m’appeler ainsi. Pour répondre à votre question, oui, j’apporte de bonnes nouvelles. D’excellentes nouvelles, même : j’ai éliminé Kinshimao et sa dulcinée.

— Il avait une femme ? Cet incompétent n’en était sans doute même pas digne. Il l’a sans doute attirée avec son argent.

— Peu importe : il est mort, maintenant.

Le directeur de la propagande sort un jeu d’échecs. Il place avec soin chacune des pièces à son emplacement, sauf le roi noir. Il le garde dans sa main.

— Tu veux jouer les noirs, l’ami ?

CHAPITRE 46

La dynastie des Ying gémit au sol. Cet empire idéal repose par terre, abandonnant tout signe de vie autour de la grande mer de Yang. Partout, le chaos est instillé dans les esprits et la panique germe lentement. À l'internationale, la nation d’Orange revendique des droits nouveaux sur la mer de Yang par la force. Partout, pauvres, riches et autres ressentent une peur écrasante. Y a-t-il une issue?

L'Encaste lutte cependant contre le courant. Composée de l'ancienne cour impériale, elle cherche à étouffer la nouvelle puissance mondiale qui hante la dynastie Ying.

À peine leur travail commencé, même les meilleurs ne savent comment trucider le temps fatal de la souffrance : l'empire Ying et ses fonctionnaires en tout genre a échoué la sécurisation de tout ce qui entoure la mer Yang. S'ensuit un appel à l'aide grave et aiguë

: de jeunes révolutionnaires revendiquent le pouvoir dans la région du Consort.

Il y a très longtemps, un sage a trouvé une solution pour unir tout le monde autour du Yang et ainsi devenir « le Ying ». Le nom de l'homme, effacé par les flots des sabliers, tels vagues sur baies, tapisse une trame cachée de laquelle un ardent mystère éclot.

Comment reconstruire l’empire Ying, compléter le Yang? Les gens pensent tous avoir trouvé une réponse…

CHAPITRE 47

Chang Chen sort de la voiture. Claquement de porte. Des bruits jaillissent de partout. Il sait où il va, enchaînant directement de la route vide au trottoir craquelé. D'un pas pressé, il regarde sa montre, puis le complexe Consort, cet immense pilier de verre brisé sur une majeure partie de la mégapole abandonnée. Devant lui, à peine quelques autres révolutionnaires affichent sourires inquiets, plaidoyers discrets et soucis mal étouffés.

Sur sa route, il ne semble y avoir aucun obstacle. Le porteur de chemise blanche comme le soleil esquive les rochers et éclats de verre, rendus maux de vivre par les temps qui courent. Il contourne les quêteurs d’un meilleur lendemain, les gamins voleurs et le commun des mortels corrompus. Cette folie gît de partout, alors il se sent seulement à peine plus mal à l'aise et presse le pas.

Traverser cette fichue rue. Sa destination est claire comme de l’eau de roche. Dai Jia l'attend. Malheureusement, c'est pour la dernière fois qu'il contemple les voies vides, les feux de circulation éteints depuis longtemps et le soleil couchant. En effet, en sortant de la voie des piétons pour traverser plus vite les autres voies, il est sèchement transpercé du crâne par une balle. Son sang coule au milieu de la foule fantôme. Ses jambes tremblottent, puis il s'effondre sur le sol, du côté de la route qu'il a malheureusement traversé. Le vent pousse une plainte : la limousine vient de filer, en plein vers l'horizon. Le responsable de l'assassinat, pourtant, était à peine caché.

CHAPITRE 48

JUGE SUPRÊME. — Eh… Héhé… Et puis merde…

Le juge suprême se tire une balle dans la tête.

EMPLOYÉE D'ENCASTE. — BONTÉ DIVINE!

DIR. DE PROPAGANDE. — « Bonté divine »? Je vous en ferai, mam’zelle, quand ce sera quelque chose de nouveau qui se produira…

DÉLÉGUÉ D'ENCASTE. — Du calme, mademoiselle. Mademoiselle?

DIR. DE PROPAGANDE. — Il l’a traumatisée…

Entre le directeur de la sécurité.

DIR. DE SÉCURITÉ. — Les hélicos sont arrivés. Ils sont en grand nombre. Nous accueillerons de nombreux employés. Cependant…

EMPLOYÉE D'ENCASTE. — Bonté divine…

DIR. DE PROPAGANDE. — Nous sommes mal placés, sans elle!

EMPLOYÉE D'ENCASTE. — Non! Que personne ne sorte de cette pièce! Sans elle, nous aurons la vie trop dure!

DIR. DE SÉCURITÉ. — J'avoue que, paumés au milieu de l'anarchie, c'est du pareil au même, que ce soit dans les abris antiatomiques ou dans les terres dévastées…

DÉLÉGUÉ D'ENCASTE, frappant la table en plastique du poing. — NON! Non, non, non! On ne peut pas se permettre d'être à sec à cause de cette grève de pirates! Pourquoi ont-ils fait un marché avec le pays d'Orange? Quelle idée leur a passé par la tête?!

DIR. DE SÉCURITÉ. — C'est vrai : on en trouvera, cependant. Que ce soient des conserves ou des aliments sains et saufs, on en trouvera.

DIR. DE PROPAGANDE. — Partons, monsieur le directeur de la sécurité. Laissons les crédits aux nouveaux employés, à cette pauvre jeune femme… à l'histoire ancienne. Nous, nous faisons plus qu’aider la royauté. Nous aidons le peuple.

CHAPITRE 49

Sur le trottoir le plus près de l’autoroute, deux jeunes hommes fuient. Ils ne sont pas essoufflés.

MOINE. — Alors, le temps de notre séparation sonne.

DAI JIA. — Oui.

MOINE. — N’oublie pas le plan. N’oublie pas tes pouvoirs. Tu es notre espoir, enfant du peuple.

DAI JIA. — Ravi de vous avoir rencontré, monsieur.

Lentement, ils arrêtent de courir.

MOINE. — Adieu.

DAI JIA. — Chang Chen me manque déjà...

MOINE, lui serrant l'épaule. — Il sera toujours avec nous, au temple de Sen’Ying.

Ils recommencent tous deux à courir plutôt subitement.

DAI JIA. — Adieu!

MOINE, souriant. — Adieu, jeune révolutionnaire!

Les deux amis quittent chacun la scène de leur côté, courant.

CHAPITRE 50

Le directeur de la propagande, accompagné par un AK-47 dans les mains du directeur de la sécurité, va dans le milieu de la foule et ils se frayent un chemin vers les révolutionnaires à coups de balles « discrètes ».

— Je me réveille. Je profite des temps ici-bas, assez mouvementés pour me faire exploser. Je suis un homme parmi les autres, un cliché, une espèce de farce sans aucun dénouement et je crois en la foi, quoique je ne place pas foi en moi.

— Vous êtes très poétique, directeur de la sécurité.

— C’est plus fort que moi. Voyant tous ces corps gisant, je ne peux m’empêcher de formuler de délicieuses rimes.

Il sourit. Le directeur de la propagande sourit avec peine et soupire.

— Nous devrons un jour parvenir aux bureaux de monsieur Gildong. Avec lui seulement, nous pourrions rejoindre les forces spéciales de l’armée révolutionnaire.

— Tra-la-la…

— Monsieur! Cessez le feu! Putain de merde!

La lune se lève. Elle se couchera demain.

ÉPILOGUE

L'Encaste travaille à garder l'empire des Ying au summum de son pouvoir. Cependant, des forces alliées ensemble prennent le contrôle de la base de tout, soit le Consort. Dans le Consort, il y a tous les éléments qui permettent de braver les autres révolutionnaires. Dai Jia, qui s'apprêtait à foncer tout droit dans la tour, a vu son plan mal tourner lorsque Chang Chen mourut d'une balle de pistolet à la tête. Pensant que les révolutionnaires de Hong Gildong se cachaient dans la tour, le directeur de la propagande y alla avec le directeur de la sécurité. Ils y affichèrent des pamphlets, des fichiers et autres sources d'informations importantes. Le pouvoir du directeur de la propagande consiste à falsifier facilement des dossiers et autres sources d'informations quelconques. Donc les révolutionnaires de la tour du Consort se voient changer peu à peu de mentalité à force de fouiller et en

découvrant le programme falsifié de l’empire Ying. Les flots de l’Encaste continuent, l’association peu facile d’accès continue d’élaborer ses plans presque diaboliquement secrets malgré toutes ses embûches. L’arme secrète de l’Encaste, Tomiée, protège Attila, l’enfant apparemment prodige de l’empire. Le directeur de la propagande informe le roi que son seul neveu Attila pourra un jour participer aux épreuves électorales des révolutionnaires, calquées sur les modèles confucianistes et méritocratiques secrets de l’empire Ying. Le temps passe et Tomiée Ying tombe en amour avec son protégé, Attila.

Dai Jia travaille dans l’ombre.

À SUIVRE...